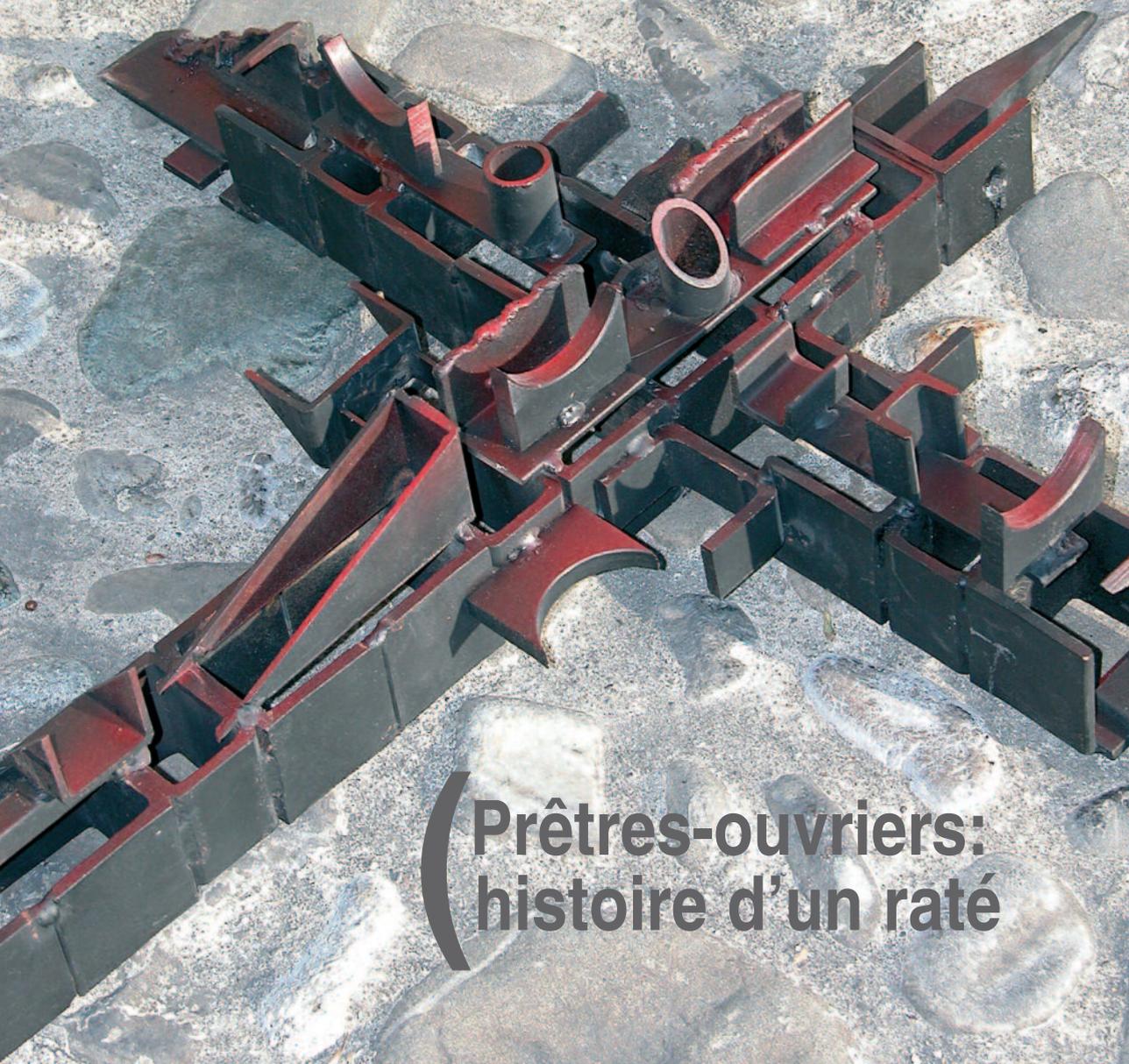


choisir

revue culturelle
n° 533 – mai 2004



Prêtres-ouvriers:
histoire d'un raté



Seigneur, accorde-moi aujourd'hui cette grâce : que rien ne puisse troubler ma paix en profondeur, mais que j'arrive à parler santé, joie, prospérité à chaque personne que je vais rencontrer, pour l'aider à découvrir les richesses qui sont en elles.

Aide-moi, Seigneur, à savoir regarder la face ensoleillée de chacun de ceux avec qui je vis. Il m'est parfois si difficile, Seigneur, de dépasser les défauts qui m'irritent en eux, plutôt que de m'arrêter à leurs qualités vivantes, dont je jouis sans y prendre garde.

Accorde-moi encore d'avoir autant d'enthousiasme pour le succès des autres que pour le mien, et de faire un tel effort pour me réformer moi-même que je n'aie pas le temps de critiquer les autres.

Donne-moi à toute heure de ce jour d'offrir un visage joyeux et un sourire d'ami à chaque homme, ton fils et mon frère.

Seigneur, mon Dieu, je te demande ces grâces pour tous les hommes qui luttent aujourd'hui comme moi, afin que diminue la haine et que croisse l'Amour, car, depuis ta Résurrection, la haine et la mort ont été vaincues par l'Amour et la Vie.

Ouvre nos yeux à l'invisible pour que rien n'arrive à ébranler l'optimisme de ceux qui croient en Toi, et qui croient en l'Homme, qui espèrent en Toi et qui espèrent en l'Homme.

Sœur Emmanuelle



choisir

n°533 – mai 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot
choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, croix de
André Bréchet.

p. 7 : Jonas Esktrömer/WCC

p. 10 : Coll. particulière D. R.

p. 27 : Caritas Schweiz/K. Gähwyler

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Une leçon de l'histoire <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Des montagnes de brouillles <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Eglise	9
Prêtres-ouvriers. Chronologie d'une répression <i>par Nathalie Viet-Depaule</i>	
Eglise	14
Un anniversaire douloureux <i>par Noël Barré</i>	
Politique	19
La rhétorique de G. Bush <i>par Pierre de Charentenay</i>	
Politique	25
Retour au pays d'adoption. Brésil 2004 <i>par Jean-Joseph Raboud</i>	
Libres propos	29
Voir, juger, agir <i>par Michel Bittar</i>	
Lettres	31
Nouvelles de la littérature suisse <i>par Christelle Devanthery Babey</i>	
Lettres	35
Villiers de L'Isle-Adam <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	38
Une vocation, deux vies <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Livres ouverts	39
Le monde concentrationnaire <i>par Raymond Bréchet</i>	
Livres reçus	43
Chronique	44
Eloge de la nostalgie <i>par Pascal Décaillet</i>	

Une leçon de l'histoire

Pourquoi faire mémoire de l'affaire des prêtres-ouvriers, un épisode vieux de cinquante ans, qui ne concernait finalement qu'un cercle assez restreint de prêtres et un seul pays, la France ? Parce que le prêtre-ouvrier reste un symbole très fort, qui ne cesse d'interroger la conscience de l'Eglise catholique. Au-delà d'une dispute sur une forme de ministère, c'est la conception même du sacerdoce qui était en jeu comme une question jamais bien résolue et qui ne cesse de soulever les passions. Le débat, plus que jamais actuel, agite les séminaires, trouble la hiérarchie et inquiète les fidèles.

A l'époque, un mur infranchissable s'élevait entre l'Eglise et les masses laborieuses. A force de parler une langue qui n'était plus la leur, l'Eglise leur était devenue étrangère. Seule une parole venue du dedans pouvait leur rendre le Christ : telle fut l'intuition prophétique de l'archevêque de Paris, le cardinal Subard. A son appel, des prêtres généreux se sont levés pour rejoindre le monde du travail. Dans la grande tradition missionnaire, ils ont quitté leur propre terre pour épouser une nouvelle culture et devenir ouvriers parmi les ouvriers, sans autre statut que celui de la solidarité de classe. Leur démarche s'enracinait dans le mouvement même de l'Incarnation, chanté par une des plus vieilles hymnes chrétiennes : celui qui était l'égal de Dieu n'a pas hésité à renoncer à tous ses avantages pour rejoindre l'homme jusqu'au fond de sa condition mortelle (Ph 2,6-11). L'épître aux Hébreux fait remarquer que ce mouvement vers le bas constitue l'ordination sacerdotale du Christ. Le sacerdoce chrétien se caractérise, par conséquent, par une solidarité à vivre et non par l'exercice d'un pouvoir.¹

La vendange était mure, mais la hiérarchie n'était pas prête à abandonner les vieilles outres cléricales... Le vin nouveau en a fait les frais. Confondant le sacerdoce du Christ avec le modèle hérité de la culture dont elles étaient issues, les autorités ont été incapables d'accepter un tel bouleversement. Convaincues de défendre l'authentique sacerdoce du Christ, elles ont harcelé les prêtres-ouvriers jusqu'à les acculer à la démission. La chronologie des événements éta-

blie par Nathalie Viet-Depaule² montre bien l'acharnement avec lequel la répression s'est organisée ; le rythme des interventions, les personnes et les œuvres visées, le nom des acteurs et celui des victimes laissent entendre qu'il s'agissait d'une véritable stratégie conduite avec opiniâtreté par des personnes pas toujours bien éclairées. Les prêtres-ouvriers ont été interdits au nom d'un principe dogmatique prétendument intangible : l'incompatibilité du statut de prêtre et de celui d'ouvrier. Onze ans plus tard, le concile Vatican II le remettra en cause, reconnaissant que le travail manuel et le partage de la condition ouvrière constituent une des manières de vivre l'ordination sacerdotale (« Le ministère et la vie des prêtres », n° 8). Entre temps, le scandale et la souffrance ont été grands, comme en témoigne Noël Barré,³ et le monde du travail un peu plus perdu pour le Christ.

Dans un récent discours aux évêques de France (24 janvier 2004), Jean Paul II déclarait : « La déchristianisation croissante est le défi majeur du moment, que je vous appelle à relever, mobilisant à cet effet tous les prêtres de vos diocèses. L'urgence est à la mission... » Si l'histoire est maîtresse de vie, l'affaire des prêtres-ouvriers rappelle une des exigences de la mission, celle de la nécessaire inculturation de l'Évangile et de ceux qui l'annoncent, pour que le monde puisse entendre l'Évangile de Jésus plutôt que celui des ecclésiastiques. Au moment où les appels à une nouvelle évangélisation se font de plus en plus insistants, elle résonne comme une douloureuse mise en garde contre la tentation de maintenir le sacerdoce dans le moule du cléricisme, de l'exercer comme un pouvoir et de confondre la Bonne Nouvelle avec le Droit canon.

Pierre Emonet s.j.

1 • Cf. He 5,8-11 et le commentaire qu'en fait **Albert Vanhoye**, *Prêtres anciens - Prêtres nouveaux selon le Nouveau Testament*, Seuil, Paris, 1980.

2 • Voir les pp. 9-13 de ce numéro.

3 • Voir les pp. 14-18 de ce numéro.

■ Info

Femmes au Vatican

Les femmes employées au Vatican sont encore peu nombreuses et peu d'entre elles occupent des postes à responsabilités. Elles sont même suffisamment rares pour être dénombrées ! Aussi les dernières nominations ont-elles été remarquées : celle de l'Américaine Mary Ann Glendon, professeur de droit à l'Université de Harvard, à la tête de l'Académie pontificale pour les sciences sociales, celles de deux autres femmes au sein de la Commission théologique internationale, dont Barbara Hallensleben, professeur à l'Université de Fribourg et celle de la Sœur Rosanna à la Congrégation pour la vie consacrée.

Une seule femme est employée en tant que collaboratrice à la Congrégation pour la doctrine de la foi, aucune n'occupe de poste important au sein de la Congrégation pour les Eglises orientales, ni au sein de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements, ni à celui de la Congrégation pour les évêques.

Le décompte des femmes n'est guère plus glorieux en ce qui concerne les académies pontificales, le domaine des médias et de la communication ou les avocats du Saint-Siège. En revanche, elles sont plus présentes dans les conseils, en particulier au sein du Conseil de Justice et Paix (6 membres sur 23) et du Conseil pontifical pour la famille (où en fait ce sont les couples qui sont à l'honneur).

■ Info

Suisses sans confession

Le nombre de personnes sans confession a pratiquement doublé depuis le

recensement de 1990. Plus de 30000 personnes, en provenance en majorité des cinq plus grandes villes de Suisse, quittent chaque année les Eglises évangéliques et l'Eglise catholique. Ils étaient 809900 en 2000 à se dire sans religion, devenant ainsi le troisième groupe le plus important, derrière les catholiques et les protestants. L'impôt ecclésiastique ne semble jouer qu'un rôle mineur dans ces départs, l'argument le plus souvent évoqué étant que le fidèle ne se sent plus en communion avec son Eglise.

■ Opinion

Délinquants dangereux

Extraits d'une lettre ouverte de la Commission nationale Justice et Paix au Conseiller fédéral Christoph Blocher, à propos de l'internement à vie des délinquants sexuels ou violents, jugés très dangereux et non amendables.

« La Commission nationale Justice et Paix a pris acte de la décision populaire du 8 février 2004 d'introduire dans l'ordre juridique la réclusion à vie pour les auteurs de délits sexuels jugés dangereux. Certains commentateurs ont souligné que la mise en œuvre de la décision du souverain pourrait contraindre la Suisse à dénoncer la Convention européenne des droits de l'homme (CEDH) - ratifiée en 1974 - parce que le respect de l'art. 5, al. 4 ne pourrait plus être garanti.

» (...) Pour nous chrétiennes et chrétiens, les droits de l'homme appartiennent à tout être humain. Ils sont un acquis irremplaçable du XX^e siècle. Inaliénables, les droits humains ne peuvent pas dépendre de législations issues de décisions populaires. (...) En

ratifiant la Convention européenne des droits de l'homme, la Suisse, comme tous les autres membres du Conseil de l'Europe, s'est engagée à adapter sa législation et à se soumettre à un contrôle international, en l'occurrence celui de la Cour européenne des droits de l'homme. Elle mettrait sa crédibilité en jeu en dénonçant des engagements qu'elle avait pris et sur lesquels elle fonde en outre sa politique ; nous partageons à cet égard l'analyse de la Commission de politique extérieure du Conseil des Etats pour qui "la défense et la promotion des droits humains constituent un volet majeur de la politique suisse tant nationale qu'internationale" (rapport du 9.9.02). Nous en voulons pour preuve l'engagement d'un juge suisse à la présidence de la Cour européenne des droits de l'homme.

» (...) Les valeurs défendues par la CEDH ont contribué à la création d'un espace de droits, de sécurité et de paix dont bénéficient des millions de personnes en Europe. Nous en appelons à votre responsabilité de conseiller fédéral, responsable de la justice, pour préserver ce précieux héritage, legs d'une génération qui a vécu dans une Europe dévastée par la Deuxième Guerre mondiale et qui a fait preuve d'un esprit visionnaire pour que le continent européen, dont la Suisse, ne connaisse plus une telle catastrophe. Nous vous prions donc de tout mettre en œuvre pour que les dispositions juridiques découlant de la votation du 8 février dernier restent compatibles avec les engagements de la Suisse en matière de droits humains. »

■ Info

Multinationales et droits humains

La Commission des droits de l'homme de l'ONU, réunie en avril à Genève, s'est penchée sur un épineux dossier : celui des « Normes sur la responsabilité en matière de droits de l'homme des sociétés transnationales et autres entreprises ». Ces normes ont été déjà adoptées en août 2003 par la Sous-commission des droits de l'homme de l'ONU. Elles constituent une avancée significative dans les tentatives pour contrôler le pouvoir grandissant des multinationales. Elles ne créent pas de nouvelles obligations légales mais reprennent les traités, conventions et autres instruments internationaux déjà existants et expliquent de quelles manières ils s'appliquent aux entreprises, dans leurs domaines d'activité et sphères d'influence propres (salaires permettant des conditions de vie décentes, transparence, lutte contre la corruption, respect du principe de précaution, promotion du développement durable, etc.).

Ces normes vont bien plus loin que les initiatives volontaires en vigueur actuellement, comme le Global Compact de l'ONU ou les codes de conduite adoptés par certaines entreprises. « Les initiatives volontaires ont montré leurs limites. Souvent utilisées comme façade pour montrer une image respectable, elles sont plus rarement suivies d'effets », constate Florence Gerber de la Déclaration de Berne. Le Global Compact, par exemple, n'engage à rien ; il n'y a ni contrôle indépendant ni régime de sanctions s'il s'avère qu'une entreprise viole les principes auxquels elle a librement souscrit.

Principaux relais des grandes compagnies, la Chambre de commerce internationale (CCI) et l'Organisation internationale des employeurs (OIE) s'opposent

évidemment à l'adoption des normes, arguant que ce sont les Etats qui sont les sujets du droit international et non les entreprises privées. Le lobbying de la CCI est coordonné par le vice-président des relations extérieures de la compagnie Shell.

■ Info

L'UBS finance Bush

Des représentants d'ACTARES (Actionariat pour une économie durable) ont interrogé le 15 avril l'assemblée générale de l'UBS sur les raisons qui l'ont conduite à contribuer financièrement aux campagnes électorales présidentielles de George W. Bush, tant à la première qu'à celle en cours. Ils ont déclaré que ce faisant l'UBS ne respecte pas les engagements qu'elle a pris en signant le « Global Compact », un instrument onusien qui invite les entreprises à s'engager pour le respect des droits humains et des droits environnementaux inscrits dans plusieurs pactes et conventions de l'ONU. Au regard de ces critères, un soutien du candidat Bush n'est pas acceptable, du fait notamment de ses positions limitant l'impact des conventions internationales sur le climat et la diversité biologique, et sur la poursuite des criminels de guerre. Même d'un point de vue étroitement économique, la politique de G. Bush est négative sur le plan mondial, à cause de la croissance du déficit budgétaire des Etats-Unis et de l'augmentation des risques de guerre et de l'insécurité.

Les représentants d'ACTARES ont aussi demandé des précisions sur les montants versés par l'UBS à G. Bush (plusieurs centaines de milliers de dollars, selon certains médias).

■ Info

Politique familiale rentable

Le gouvernement allemand et la Confédération de l'industrie parient sur le bon équilibre entre vie privée et vie professionnelle pour favoriser la bonne marche de l'économie (*FER informations*, avril 2004). Une étude menée en Allemagne montre que les PME d'une certaine importance peuvent espérer une économie allant jusqu'à 100 000 euros par année en se dotant d'une politique familiale qui permette à ses employés de concilier vie professionnelle et vie familiale. Cela leur reviendrait moins cher que de remplacer des collaborateurs qualifiés qui quitteraient leur travail pour des raisons familiales. L'étude passe en revue des mesures déjà mises en place par certaines sociétés : congé parental sans solde de cinq ans, service de garde d'urgence pour les enfants, etc.

■ Info

Soudan, un génocide

Malgré les promesses du gouvernement, les exactions contre les Africains se poursuivent au Darfour, à l'ouest du Soudan. S'exprimant le 20 mars sur la BBC, le coordinateur des Nations Unies pour le Soudan, Mukesh Kapila, a affirmé que plus d'un million de personnes étaient victimes d'un « nettoyage ethnique » dans cette région. Il a comparé cette guerre au génocide perpétré au Rwanda, où il se trouvait alors, et a accusé les milices arabes, soutenues par le gouvernement de Khartoum, d'avoir déporté des centaines de milliers de personnes, en représailles à une rébellion lancée il y a un

an par deux groupes armés. Plus de 100 000 personnes ont fui depuis en direction du Tchad, mais continuent à être victimes de raids à la frontière.

Cette crise humanitaire a débordé sur le voisin tchadien. Caritas Internationalis a expliqué comment, du fait de l'afflux des réfugiés, de nombreux villages tchadiens, surpeuplés, manquent de nourriture, d'eau et de médicaments. Selon l'organisation d'entraide, il s'agit là de la « plus grande catastrophe humanitaire actuelle dans le monde ».

■ Info

Ravages en Ouganda

Les chefs religieux du pays ont lancé le 11 avril un appel conjoint au dialogue entre le gouvernement et l'Armée de Résistance du Seigneur (LRA). Les demandes d'aide internationale et les dénonciations des exactions commises par la LRA se succèdent en Ouganda, mais rien ne change. Depuis juin 2003, l'ARLPI (Acholi Religious Leader's Peace Initiative), présidé par Mgr John Baptist Odama, évêque de Gulu, ne cesse de réclamer l'intervention de la communauté internationale pour mettre fin aux souffrances de la population nord-ougandaise, exténuée par dix-sept ans de violences continuelles.

En effet, depuis 1986, les rebelles de la LRA, guidés par leur chef Joseph Kony, sèment la terreur dans les régions septentrionales du pays. Ils disent vouloir renverser le gouvernement du président Yoweri Museveni pour le remplacer par un régime fondé sur les Dix commandements de la Bible. Selon des chiffres publiés par l'Agence Misna, la LRA est responsable de l'assassinat de plus de 10 000 personnes, a contraint au déplacement un million d'autres et enlevé,

réduit à l'esclavage ou enrôlé dans les rangs de ses combattants près de 25 000 enfants.

■ Info

Enfants soldats

Un rapport publié au début 2004 par la « Coalition pour mettre un terme à l'utilisation des enfants soldats » (une coalition d'ONG dont fait partie le Jesuit Refugees Service) fournit des preuves concernant le recrutement et l'utilisation d'enfants soldats par des gouvernements et des groupes armés. L'année 2003 a connu une forte augmentation du nombre d'enfants utilisés dans des conflits, en particulier en Afrique, par exemple en Côte d'Ivoire, en République démocratique du Congo et au Libéria. Ces enfants sont violés, torturés, brisés, obligés à commettre des atrocités à l'encontre de civils. Dans le Nord de l'Ouganda, le nombre d'enlèvements d'enfants par l'Armée de Résistance du Seigneur n'a même jamais été aussi élevé.

D'autres pays se distinguent encore, comme le Myanmar, où les forces gouvernementales comptent 70 000 enfants dans leurs rangs, ou la Colombie, où des enfants de 12 ans sont formés pour manier des explosifs et des armes à feu.

Libéria, 1996.



Des montagnes de brouilles

Non, franchement, en ce moment, ils ont tous intérêt à être très gentils avec moi. Parce que, figurez-vous, cela n'arrête pas. Il y a les « gros » problèmes qu'il faut affronter, et puis il y a tous les autres, plus insignifiants les uns que les autres... et qui se multiplient comme des lapins. Ce ne sont pas les grandes choses qui sont irritantes mais cette ribambelle de détails qu'il faut régler entre deux activités. Les « gros » problèmes, je les connais à force de les côtoyer, je me suis habitué à eux. Avec le temps, je me suis même surpris à les apprécier, parce qu'ils sont là et bien là. Aucune chance de les oublier. Ils sont comme les montagnes d'un paysage, même si je ne les aime pas trop, ils servent de point de repère. Alors, à force, ils s'usent, et petit à petit, ils s'amincissent. Mais ces bricoles de rien du tout, elles, sont comme l'Hydre : vous lui coupez une tête, en voilà dix qui repoussent. Et ça use...

J'ai comme l'idée que vous accomplissez aussi vos travaux d'Hercule... Alors comment faites-vous ? Je me suis un peu renseigné autour de moi. Les réponses ont été aussi nombreuses que les personnes interrogées. Certaines n'ont pas pu s'exprimer très clairement parce qu'elles avaient été hospitalisées. Beaucoup n'avaient pas le temps de répondre. D'autres se sont résignées, estimant qu'il n'y avait pas grand chose à faire, que la vie était ainsi faite. D'autres ont changé de vie et se sont tournées vers la nature. D'autres encore ont choisi d'avoir un coach. Il les aide, paraît-il, à trouver les réponses qui sont en elles.

Moi, je ne sais pas trop. Ou plutôt, je sais très bien. L'hôpital... très peu pour moi. Le coach me tenterait davantage, mais ce sont mes finances qui apprécieraient moins. Il n'y aurait donc pas d'aide pour les « héros » comme vous et moi ?

Peut-être cherchons-nous trop loin... et vaudrait-il mieux nous interroger au sujet de nos priorités. Savoir que je ne veux ni l'hôpital ni le coach, c'est déjà quelque chose. Mais il me faudrait aussi clarifier quels sont mes vrais désirs et agir en cohérence pour progresser vers mon but. Reste que je ne suis pas sûr que n'importe quelle priorité soit bonne.

Un maître de ce discernement et un témoin de cette rigueur dans les priorités a été le Christ. Il n'a jamais négligé ce qui pour lui était fondamental, à savoir la relation au Père et l'annonce du Royaume. Ces deux buts servent au bien concret des hommes et des femmes qu'il côtoie. Tout le reste a été subordonné à ces priorités. Ni les sollicitations de guérisons, ni même la mort de son ami Lazare n'ont pu le contraindre à changer de cap. Sa cohérence lui a coûté cher, il s'est fait des ennemis, certains ne l'ont pas compris, ont voulu le faire tuer et y sont parvenus. Mais de sa détermination, nous vivons encore.

Bruno Fuglistaller s.j.

Prêtres-ouvriers

Chronologie d'une répression

●●● **Nathalie Viet-Depaule**, Paris
Ingénieur d'études au Centre d'études des
mouvements sociaux (CEMS),
chargée de recherche au CNRS

Le 1^{er} mars 1954, Rome imposait un choix impossible aux prêtres-ouvriers français embauchés en usine ou sur des chantiers en les sommant de ne travailler que trois heures par jour et de renoncer à tout engagement au sein du mouvement ouvrier. Le diktat romain mettait un terme à une aventure qui avait duré dix ans, sous un prétexte doctrinal : « Etre prêtre et être ouvrier sont deux fonctions, deux états différents, et il n'est pas possible de les unir dans la même personne sans altérer la notion de sacerdoce. »¹ Tous, qu'ils aient été jésuites, dominicains, capucins ou diocésains, ont vécu leur suppression comme la condamnation du nouveau type sacerdotal qu'ils avaient inventé. C'est à partir du début des années quarante que des prêtres ont choisi ou accepté de quitter paroisses ou aumôneries pour rejoindre le monde du travail. Partis du constat de la déchristianisation de la France et de la distance entre l'Eglise et le monde ouvrier, soucieux de casser le « mur qui sépare l'Eglise de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu » (pour reprendre les mots du cardinal Suhard), ils ont

décidé d'aller vers les ouvriers puisque ceux-ci désertaient les paroisses.

C'est sur la base de ce renversement d'attitude qu'ils ont été envoyés en mission, non pas à titre expérimental, mais dans la perspective d'un engagement durable, voire total, « sans esprit de retour », par leur évêque ou par le supérieur de leur ordre qui les déchargeait de toute fonction paroissiale pour planter l'Eglise en terre ouvrière.

Assez rapidement, ces prêtres ont compris que la seule façon de rejoindre des ouvriers passait par le travail. Ils se sont donc fait embaucher de préférence dans de grandes usines ou sur des gros chantiers du bâtiment.

A partir de 1947, des équipes de prêtres-ouvriers se sont implantées dans toute la France : Paris et sa banlieue, Marseille, Lyon, Limoges, Bordeaux, Lille, Toulouse, Saint-Etienne, Le Havre, Montceau-les-Mines, Givors, Nice, Nancy, dans les mines de Fouquières-les-Lens (Pas-de-Calais), dans les aciéries à Longwy ou sur de gros chantiers de barrages hydrauliques. L'idée du travail étant acquise, les prêtres-ouvriers ont cherché à « se naturaliser », selon leur expression, c'est-à-dire à être des ouvriers parmi les ouvriers.

Le besoin de désapprendre ce que leur formation leur avait inculqué, l'obligation de briser des certitudes, la coexistence

Il y a 50 ans, Rome obligeait les prêtres-ouvriers à quitter les usines et à reprendre un ministère traditionnel, mettant fin à une expérience missionnaire prophétique. Aux raisons théologiques avancées à l'époque pour légitimer cette décision, se mêlaient des craintes d'ordre politique : la guerre froide battait alors son plein. Retour sur une crise qui marqua fortement son époque et l'Eglise.

1 • Déclaration du cardinal Liénart, 4 janvier 1954.

de l'anticléricalisme, de l'athéisme et du matérialisme, l'appréhension, sous toutes ses formes, de la culture ouvrière ont été vécus comme des exigences nécessaires pour assumer leur présence dans la classe ouvrière dont ils reconnaissaient que les valeurs n'étaient pas antinomiques avec celles de l'Évangile. Ces constats les ont conduits assez rapidement à abandonner toute idée de prosélytisme au profit du seul témoignage. Ils sont devenus l'expression la plus spectaculaire du mouvement missionnaire mis en place après la Deuxième Guerre mondiale.

Mais, dès 1949 (ils ont perdu le soutien du cardinal Suhard mort au mois de mai), des signes avant-coureurs annoncent la menace de leur sacerdoce : le décret du Saint-Office condamnant l'adhésion et la collaboration aux partis communistes (1^{er} juillet 1949), les dé-

nonciations de la part de chrétiens déconcertés par la forme nouvelle de leur apostolat ou par des patrons qui en ont vite fait des « curés rouges », mais aussi des vifs reproches de la part de leurs évêques dus à leur participation au Mouvement de la Paix, à la campagne de signatures contre la bombe atomique (Appel de Stockholm en 1950), à leur engagement aux côtés de communistes (aucun d'entre eux n'a cependant adhéré au Parti communiste) et au contexte de la guerre froide.

Plutôt que de décrire le long processus de la répression de la hiérarchie catholique qui aboutit à la suppression des prêtres-ouvriers, en particulier, et du progressisme chrétien, en général, j'ai pris le parti de présenter une petite chronologie de la répression dans l'Église de France de 1949 à 1955, pour inviter le lecteur à comprendre que la condamnation des prêtres-ouvriers français était inéluctable.

Petite chronologie

- **1^{er} juillet 1949** : décret du Saint-Office interdisant la collaboration des catholiques avec les communistes.
- **17-19 octobre 1950** : l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France demande que la revue *Masses ouvrières* prenne une option plus pastorale et que la rédaction ait désormais recours à la Commission épiscopale en cas de précisions doctrinales. Albert Bouche, dominicain, fondateur et responsable de la revue, est acculé à démissionner.
- **Fin 1950** : le livre *Signification du marxisme* d'Henri Desroches, dominicain, est condamné par le Saint-Office et retiré du commerce.
- **28 mars 1952** : « Monition du cardinal Liénart, président de la commission épiscopale du clergé, à M. Augros, supérieur du séminaire de la Mission de France, et à M.M. les directeurs. » A l'issue de la lecture de la « monition », le cardinal demande à Louis Augros de quitter ses responsabilités de supérieur du séminaire à la fin de l'année scolaire.
- **15-17 octobre 1952** : Mgr Feltin, archevêque de Paris, déclare au cours de l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France qu'il a soumis le périodique *Quinzaine* à

Bernard Gardey, dominicain, PO, 1952.



l'examen du Conseil de vigilance de Paris. Une mise en garde concernant *Quinzaine* et Jeunesse de l'Eglise, un mouvement initié par le dominicain Maurice Montuclard, sera adressée aux militants de l'Action catholique.

- **16 mars 1953** : le livre *Les événements et la foi* de Maurice Montuclard est mis à l'Index.
- **23 mai 1953** : Mgr Guerry, secrétaire de l'Assemblée des cardinaux et archevêques, rédige un compte-rendu peu favorable aux prêtres-ouvriers après une rencontre entre quelques prêtres-ouvriers et quelques évêques.
- **27 mai 1953** : Mgr Delay, évêque de Marseille, décide le rappel des prêtres-ouvriers de son diocèse : André Piet (dominicain), Albert Gauche (diocésain) et Charles Monier (jésuite) sont concernés.
- **27 juillet 1953** : lettre du cardinal Pizzardo, préfet de la Sacrée congrégation des séminaires et des universités, à tous les archevêques et évêques de France pour défendre « de manière absolue à tous les élèves des séminaires de France, sans aucune exception, de s'engager comme "stagiaires" en des travaux de quelque genre que ce soit ».
- **29 août 1953** : circulaire de la Congrégation des religieux à Rome sur le retrait progressif des prêtres-ouvriers religieux : « L'expérience a mis en lumière les très graves dangers, tant pour la foi elle-même que pour l'esprit de discipline ecclésiastique et religieux, auxquels se trouvent exposés ces prêtres-ouvriers. Pour ces motifs, la Sacrée congrégation, tout bien considéré, a décidé ce qui suit :

1) il est défendu de façon absolue aux supérieurs religieux d'accorder à leurs sujets la permission de faire des stages ou de se joindre aux dits prêtres-ouvriers ;

2) que l'on rappelle peu à peu, sans trop tarder cependant, les prêtres qui, avec la permission de leurs supérieurs, sont engagés comme ouvriers dans les usines, les ateliers ou autres milieux de travail ;

3) pour l'exécution de ce qui est prescrit au n° 2, que les supérieurs religieux se mettent d'accord avec les évêques et les autres autorités ecclésiastiques, afin qu'il soit pourvu d'une autre manière au bien spirituel des ouvriers ;

4) que l'on applique ceux des prêtres qui le désirent et qui s'y trouvent bien préparés, au ministère sacerdotal au milieu des ouvriers. »

- **7 septembre 1953** : lettre de Mgr de Bazelaire, archevêque de Chambéry, évêque délégué auprès du séminaire de la Mission de France, adressée à tous les évêques, annonçant la fermeture du séminaire de la Mission de France.
- **2^e quinzaine de septembre 1953** : le nonce préside les réunions des responsables des prêtres-ouvriers. Celles-ci ont pour objet de transmettre les instructions du Saint-Siège concernant la suppression des prêtres-ouvriers : le 17 septembre à Toulouse, le 18 à Lyon et le 23 à Paris.
- **16 octobre 1953** : l'Assemblée des cardinaux et archevêques de France condamne Jeunesse de l'Eglise.
- **15 novembre 1953** : *La Croix* publie la déclaration (en date du 14 novembre) des cardinaux Feltin, Liénart et Gerlier à leur retour de Rome : « Les cardinaux Liénart, Gerlier et Feltin, venus à Rome pour exposer au

A paraître

Charles Suaud,
Nathalie Viet-Depaule,
Prêtres et ouvriers,
Kathala, Paris, juin 2004.

Saint-Siège leur point de vue concernant les prêtres-ouvriers, ont été reçus ensemble par le Souverain Pontife. Cet entretien, empreint d'une grande confiance, à la fois paternelle et filiale, a fait apparaître - en même temps que l'angoisse du Saint-Père, partagée par les cardinaux, devant les difficultés redoutables et les périls inhérents à cet apostolat -, la volonté formelle de l'Eglise de n'abandonner à aucun prix l'effort qu'elle poursuit pour l'évangélisation des masses laborieuses, douloureusement déchristianisées.

Après dix ans d'existence, l'expérience des prêtres-ouvriers, telle qu'elle a évolué jusqu'à ce jour, ne peut être maintenue dans sa forme actuelle. Mais, soucieuse de garder le contact qui a été établi entre elle et le monde ouvrier par les pionniers de cet apostolat, l'Eglise envisage volontiers que des prêtres ayant donné des preuves de qualités suffisantes maintiennent un apostolat sacerdotal en plein milieu ouvrier. Mais elle demande :

- 1) qu'ils soient choisis spécialement par leur évêque ;
- 2) qu'ils reçoivent une formation adaptée et solide tant au point de vue de la doctrine, qu'au point de vue de la direction spirituelle ;
- 3) qu'ils ne s'adonnent au travail manuel que pendant un temps limité, afin que soit sauvegardée la facilité pour eux de répondre à toutes les exigences de leur état sacerdotal ;
- 4) qu'ils ne prennent aucun engagement temporel qui serait susceptible de leur créer des responsabilités syndicales ou autres, qui doivent être laissées aux laïcs ;
- 5) qu'ils ne vivent pas isolément mais qu'ils soient attachés à une

communauté de prêtres ou à une paroisse, en apportant un certain concours à la vie paroissiale.

Des recherches vont se poursuivre, d'accord avec le Saint-Siège, pour préciser les modalités d'application de ces mesures, dont l'exécution doit être entreprise avec calme et poursuivie en grand esprit de foi et de docilité à l'Eglise. »

- **20 décembre 1953** : le provincial des jésuites, Jacques Goussault, transmet l'ordre du Père général Janssens aux prêtres-ouvriers jésuites de quitter leur travail en usine.
- **28 décembre 1953** : les prêtres-ouvriers jésuites cessent de travailler.
- **4 janvier 1954** : déclaration du cardinal Liénart, évêque de Lille : « L'expérience actuelle ne peut être continuée sous sa forme première mais doit être poursuivie sous une forme nouvelle. Le Saint-Père a pris cette décision pour des raisons doctrinales. Etre prêtre et être ouvrier sont deux fonctions, deux états de vie différents, et il n'est pas possible de les unir dans la même personne sans altérer la notion de sacerdoce. Le prêtre est fait pour consacrer sa vie à Dieu et au service des âmes. L'ouvrier accomplit une tâche temporelle. Même si la méthode d'apostolat telle qu'elle a été pratiquée par les prêtres-ouvriers a eu une certaine efficacité, on n'a pas le droit de toucher au sacerdoce tel que le Christ l'a établi. D'autre part, le temps consacré au travail manuel met le prêtre dans l'impossibilité de remplir sa fonction essentielle, et il risque d'être amené à s'engager dans le domaine temporel. »
- **16 janvier 1954** : le cardinal Pizzardo, préfet de la Sacrée congrégation des séminaires et des universités, fait savoir au cardinal

Feltin, archevêque de Paris, que l'enseignement du Père Féret, dominicain, est inopportun.

- **18 janvier 1954** : le cardinal Pizzardo, préfet de la Sacrée congrégation des séminaires et des universités, notifie au cardinal Liénart, président de la commission épiscopale de la Mission de France, la fermeture définitive du séminaire de la Mission de France.
- **19 janvier 1954** : les évêques ayant des prêtres-ouvriers dans leur diocèse adressent à chaque prêtre-ouvrier une lettre formulant leurs dernières décisions : limiter le travail à 3 heures par jour, démissionner de « toutes les charges temporelles », se rattacher à une communauté sacerdotale et renoncer à constituer une équipe nationale, sous peine de sanctions graves. Délai ultime : 1^{er} mars 1954.
- **26 janvier 1954** : le Père Suarez, Maître général des dominicains, demande aux prêtres-ouvriers dominicains de quitter le travail pour le 1^{er} mars.
- **28 janvier 1954** : le supérieur provincial des capucins demande aux trois prêtres-ouvriers capucins de Nanterre de quitter leur usine : le 5 février pour le Père Cécilien, le 12 pour les Pères Césaire et Jean Bosco.
- **30 janvier 1954** : déclaration publiée dans *La semaine religieuse de Paris* (circulaire du secrétariat de l'épiscopat) sur l'évangélisation du monde ouvrier : « Afin qu'il ne puisse plus y avoir de confusion dans l'avenir, les prêtres qui accompliront un apostolat en milieu ouvrier ne seront plus appelés prêtres-ouvriers mais prêtres de la mission ouvrière. »
- **9 février 1954** : les théologiens dominicains Chenu, Congar, Féret et

Boisselot, directeur des éditions du Cerf, sont mis à l'écart et les trois provinciaux dominicains Avril (Paris), Belaud (Lyon) et Nicolas (Toulouse) sont démis de leur fonction.

- **1^{er} mars 1954** : date fixée par les évêques aux prêtres-ouvriers pour obtempérer ou non aux consignes romaines.
- **22 novembre 1954** : le cardinal Feltin, archevêque de Paris, condamne l'ouvrage *Les prêtres-ouvriers* publié aux éditions de Minuit : « Les prêtres ouvriers insoumis ont publié, il y a quelque temps, un ouvrage que vous connaissez et que j'ai dû condamner officiellement dès sa parution. »

Héros et victimes

Les prêtres-ouvriers, dont Y. Tranvouez a écrit qu'ils étaient « la forme la plus neuve » du mouvement missionnaire, n'ont été qu'une centaine à être touchés par les mesures de la hiérarchie catholique et l'on peut, aujourd'hui encore, s'étonner qu'une partie infime du clergé ait secoué l'opinion publique et ouvert une crise dans l'Eglise de France. Ces hommes de conviction, qui avaient partagé la condition ouvrière (travail, habitat, luttes syndicales), ont fait l'objet d'admiration pour les uns, de scandale pour les autres. Il faut sans doute attribuer à la nouveauté de leur apostolat missionnaire la médiatisation dont ils ont été à la fois les héros et les victimes.

Quoi qu'il en soit, les prêtres-ouvriers qui ont été condamnés au nom même de la mission qui leur avait été donnée et pour laquelle ils avaient été envoyés portent encore, cinquante ans plus tard, la blessure de 1954.

N. V.-D.

Un anniversaire douloureux

●●● Noël Barré s.j., Le Mans
Prêtre-ouvrier en retraite

Cinquante ans après la sanction romaine obligeant les prêtres-ouvriers à quitter leur travail en usine et leurs engagements syndicaux, on continue à s'interroger sur les causes et le sens de ces événements.

Prêtre-ouvrier en retraite depuis 1989, Noël Barré accompagne la démarche d'un jeune ouvrier, jociste et militant syndical, qui se prépare à la prêtrise et envisage, avec le soutien de son évêque, de rester au travail pendant sa formation et au-delà.

Il nous livre ici son témoignage et son analyse.

Un ami m'a fait connaître tout récemment une lettre que Maurice Zundel écrivit en 1954 à son ami Pierre Jouguet :

« Le drame des prêtres-ouvriers m'a été et me demeure une plaie, comme les sanctions prises contre nos amis dominicains. Je crois que le motif des sanctions romaines est le suivant : certains prêtres-ouvriers ont acquis l'optique de l'abbé Pierre (...). Cette optique, la voici : il ne faut pas demander aux sans-logis s'ils croient en Dieu ou s'ils viendront aux sacrements, il faut les loger. A l'échelle prêtre-ouvrier, cela revient à dire : vivons la vie ouvrière et revendiquons la justice sociale parce que c'est juste et que le christianisme doit, au premier chef, être le champion de la justice et de la dignité humaine. Si les ouvriers après cela découvrent Dieu, l'Eglise et les sacrements, tant mieux. Mais notre action ne doit pas être un prétexte pour les endoctriner. Nous adoptons la vie ouvrière, comme l'abbé Pierre les sans-logis, sans arrière-pensée : pour réparer une formidable injustice et un monstrueux abandon de la classe ouvrière. On a estimé à Rome que cette action "purement humaine" mettait les prêtres-ouvriers en danger, aussi bien que le monde ouvrier lui-même, en effaçant la mission surnaturelle de l'Eglise et en minimisant la valeur des sacrements. Je crois que Rome ne se rend pas compte du degré

d'indifférence absolue et d'ignorance totale de millions d'ouvriers français pour qui la religion est simplement inexistante et qu'il faut apprivoiser, à travers les seules réalités qui leur sont sensibles : la solidarité et la justice.

D'un autre côté les évêques français ne semblent pas avoir pris au sérieux à temps les objections basées sur les dénonciations de France. Quand les cardinaux français sont arrivés à Rome, ils ont trouvé tout un dossier qu'ils n'étaient pas prêts à réfuter. Ils ont appris trop tard qu'on ne dit pas non à Rome et que seule une diplomatie vigilante et de longue haleine aurait pu détourner le coup. Voilà ce que je crois être vrai. Cela n'empêche pas la douleur immense de sentir tant d'amis dans la peine, tant d'amis héroïques et tout un monde ouvrier déconcerté et orphelin. »

Un drame, un scandale

A l'époque, j'étais étudiant en philosophie au scolasticat jésuite de Chantilly. J'ai cherché dans mes carnets de notes comment je prenais ce qui arrivait aux prêtres-ouvriers. Il se trouve que les premiers atteints par les sanctions romaines furent les religieux, et ceci dès 1953. Rome pensait évidemment que leur sens de l'obéissance les ferait acquiescer immédiatement à l'ordre d'abandonner leur mission. Pour

les dominicains, les capucins, les franciscains et les jésuites concernés, ce fut le drame. Et pour moi, issu d'une famille ouvrière, ce fut un certain scandale. Voici ce que j'écrivis le soir du 26 décembre 1953.

« Que faire pour travailler à l'avènement du Royaume ? Nous avons appris ce soir que les prêtres-ouvriers de la Compagnie ne devaient plus travailler en ouvriers. Pourquoi cela ? Il n'y aura plus de jésuites travaillant comme tous ceux de la classe ouvrière... Parce que de travailler huit heures par jour empêche leur vie religieuse et sacerdotale ? Pourtant en dehors de leurs huit heures de travail, combien d'ouvriers sont pères de famille, jardiniers, bricolent à la maison, etc... Et ce qu'il faut sauvegarder, est-ce bien l'essentiel de la vie religieuse ? Il me semble ce soir qu'en entrant dans la Compagnie, je me suis engagé à entrer dans des formes d'apostolat qui ne répondent pas au besoin réel des hommes. Il y a tant de choses qui me choquent dans les collèges de la Compagnie, dans certaines résidences, dans la préparation au scolasticat. Vraiment je ne sais plus voir clair et il me semble que tout dérive. »

J'avais encore devant moi une dizaine d'années de formation avant de recevoir une mission personnelle. Mais dès 1955, je demandai à me préparer à la mission ouvrière. Avec les jésuites déjà engagés dans le monde ouvrier, un avenir était possible : il fallait que des prêtres puissent être vraiment ouvriers. Et les supérieurs de la Compagnie soutenaient cette recherche.

En 1964, je suivis ainsi une formation de radioélectricien et le Père Jacques Sommet, promoteur de la Mission ouvrière jésuite, négocia avec Mgr Chevalier, évêque du Mans, l'envoi de deux jésuites (Joseph Boudaud et moi) dans la mission ouvrière naissante. Il

était clair, dès le départ, que nous n'étions pas destinés aux dispositifs pastoraux ordinaires. Si bien que dès le mois d'avril 65, donc six mois avant que les Pères du Concile ne votent le décret sur le ministère et la vie des prêtres, Mgr Chevalier m'autorisa à travailler dans une usine de composants électroniques. J'étais en lien avec les prêtres, les religieuses et les laïcs partenaires de la Mission ouvrière, et je le suis toujours en 2004.

Toujours d'actualité !

Ces dernières années, les médias s'intéressent à nouveau aux prêtres-ouvriers, avec une question qui revient souvent : « Comment se fait-il que ce qui est arrivé à quelques dizaines de prêtres-ouvriers a eu un tel impact dans le monde ouvrier, pourtant peu favorable à l'Eglise, et au-delà même de la classe ouvrière, dans une population très sécularisée ? »

A l'intérieur de l'Eglise, un « recentrement » sur la liturgie et la catéchèse, et le goût des manifestations ponctuelles très médiatiques ne favorisent pas les démarches missionnaires et les engagements dans le tissu le plus ordinaire de la vie des hommes. Bien sûr, l'effort d'adaptation et de renouvellement des communautés chrétiennes s'impose comme une nécessité, mais on ne doit pas oublier que l'Eglise est dans le monde et pour le monde. Il ne suffit pas d'attendre nos contemporains sur le parvis de nos églises et à l'intérieur de nos murs ! Il faut, comme hier, aller vers eux et partager leur existence quotidienne, leurs souffrances et leurs travaux, leurs joies et leurs réussites, leurs projets et leurs perplexités. Le signe donné par les prêtres-ouvriers reste d'actualité !

Et si les prêtres-ouvriers ont eu un tel impact, c'est, je crois, parce qu'ils sont un signe fort ; un signe qui a été bien reçu, comme un espoir, par les ouvriers et par beaucoup d'autres, mais qui a été perçu comme un risque et une menace par la hiérarchie catholique. Je m'en explique en citant largement un article de Christian Alexandre,¹ philosophe qui accompagne la réflexion d'un groupe de prêtres-ouvriers. Il ne traite pas de l'histoire des PO des années 50, mais ce qu'il dit peut aider à comprendre ce qui a posé problème aux partenaires de l'époque.

« Le signe PO est plus fort que sa réalité numérique pourrait le faire croire. (...) La réalité PO séduit ou dérange beaucoup plus que n'importe quel autre groupe de pression. (...) Les PO sont signes qu'un autre type de relation est possible [entre la classe ouvrière et l'Eglise], qu'une osmose, un échange est possible, que l'on peut être à la fois des deux bords, tout en étant fidèle à l'un et à l'autre. (...) La rencontre collective de la classe ouvrière avec Jésus-Christ est certainement une attente utopique, mais l'existence des prêtres-ouvriers permet de croire possible la réalisation de cette utopie. (...) Face à des travailleurs qui se méfient sans cesse des essais de rapprochement de l'Eglise, la fidélité des PO à leur travail et à leurs organisations inscrit dans la vie un démenti et permet d'espérer des lendemains meilleurs. (...) Face à une Eglise qui croit être la source unique de vérité, les PO peuvent être signe d'une attitude tournée vers un autre que soi. (...) Tout ne change pas par magie parce que les PO existent, mais ils indiquent un changement radical. »

En 1944, le cardinal Suhard, tourmenté par le mur qui sépare les populations ouvrières de l'Eglise, libère des prêtres des obligations paroissiales et les envoie à la rencontre de ces hommes et de ces femmes qui hantent sa conscience d'évêque. Voici ce qu'il écrit aux prêtres-ouvriers capucins de Nanterre : « De cette visite, je reviens convaincu que l'Eglise a un rôle de premier plan à jouer dans les milieux que vous atteignez. Il me semble même que négliger ce rôle serait pour elle manquer à sa mission essentielle. Mais quelle coupure entre l'Eglise et ces milieux, et combien de temps ne faudra-t-il pas pour obtenir le rapprochement collectif ! Il faudra même sans doute quelques modifications du côté de l'Eglise. La grâce de Dieu aidant, rien n'est impossible. »²

Une mutation

Revenus de captivité en Allemagne ou du Service du travail obligatoire (STO), ou issus des maquis de la Résistance, les séminaristes de 1945 envisagent des déplacements importants. Les prêtres de la Mission de Paris, libérés des tâches paroissiales, n'envisagent pas immédiatement de passer au travail en usine, mais cela apparaît vite à la plupart comme une condition sine qua non. Pour rencontrer en vérité les ouvriers, pour être connus et reconnus par eux, pour être naturalisés dans ce peuple, pour « s'indigéniser » disent certains - aujourd'hui on dirait « s'inculturer » -, le passage au travail s'impose, avec ses conséquences multiples qui bousculent les manières d'être, de parler et de faire ecclésiastiques.

1 • In *Courrier PO*, janvier 2004, n° 1.

2 • In *Mémoire vivante*, supplément au *Courrier PO*, janvier 2004, n° 1, p. 14.

On ne mesure pas toujours ce que cette mutation a représenté pour ces hommes et pour tous ceux qui, tout en désirant, comme le cardinal Suhard, que quelque chose arrive, étaient plutôt sensibles aux risques de dérives de toutes sortes. La hiérarchie a craint la dérive protestante, la dérive marxiste. Les milieux patronaux ou politiques de droite furent évidemment les premiers à crier au scandale et à dénoncer à Rome ce qu'ils jugeaient inacceptable. Ils accusèrent les PO de toutes sortes de compromissions, le principal de leur tort étant de prendre parti dans les luttes qui opposaient une classe exploitée avec leurs exploités.

Pour Nathalie Viet-Depaule, historienne, « Rome a imposé une alternative inexorable aux prêtres-ouvriers embauchés en usine ou sur des chantiers en leur enjoignant, à partir du 1^{er} mars 1954, de ne travailler que trois heures par jour et de renoncer à tout engagement au sein du mouvement ouvrier. La raison doctrinale avancée pour justifier son diktat procède de l'incompatibilité entre le sacerdoce et la condition d'ouvrier : "Être prêtre et ouvrier sont deux fonctions, deux états différents, et il n'est pas possible de les unir dans la même personne sans altérer la notion du sacerdoce", déclarait le cardinal Liénart en janvier 1954, oubliant le soutien qu'il avait toujours accordé aux prêtres-ouvriers et le sentiment de "catastrophe pour l'Eglise de France" qui l'avait étreint lorsque Mgr Marella, nonce apostolique à Paris, avait annoncé leur nécessaire suppression. Le même argument est repris dans la lettre que les évêques adressent le 19 janvier 1954

à chacun de leurs prêtres-ouvriers : "Qu'ils ne s'adonnent au travail manuel que pendant un temps limité, afin que soit sauvegardée la facilité pour eux de répondre à toutes les exigences de leur état sacerdotal. »³

Il est évident que le décret de Vatican II sur le ministère et la vie des prêtres s'inscrit en faux contre cette incompatibilité qui existerait entre la condition ouvrière et le presbytérat. Il n'est pas question de s'en scandaliser car l'Eglise vit la condition historique. Les initiatives apostoliques précèdent souvent les justifications théologiques. Les prêtres-ouvriers étaient en avance ; les théologiens qui les accompagnaient dans leur réflexion furent du coup crossés. Eux aussi furent réhabilités en étant invités comme experts au Concile. Mais on peut juger sévèrement une hiérarchie qui traita si injustement ses propres enfants.

Clair-obscur

Il ne s'agit pas de simplifier l'analyse et de pointer les seules responsabilités d'une hiérarchie incapable de comprendre ce qui arrivait à ceux qu'elle avait risqués dans cette mission. Les prêtres-ouvriers, beaucoup moins naïfs qu'on a bien voulu les présenter parfois, comme pour leur trouver des circonstances atténuantes, avaient leurs limites, et tout n'a pas été fait, de part et d'autre pour assurer une information réciproque et un discernement.

Bernard Gardey a eu le courage, dès 1957, de reconnaître que les prêtres-ouvriers ne sont pas non plus indennes de reproche : « Nous sentant mal compris, mal soutenus par la faute des différences de mentalité, de l'équivoque sur la mission, nous n'avons pas osé toujours tout dire. Et puis parfois,

3 • Intervention lors du colloque *Chrétiens et ouvriers en France, 1937-1970*, L'Atelier, Paris 2001, p. 117. Voir aussi son article dans ce même numéro, pp. 9-13.

coincés par les obligations de l'action, nous devons marcher. (...) Nous disions la vérité, rien que la vérité, mais pas toute la vérité ! Le résultat ? Ce clair-obscur dans nos relations avec la hiérarchie nous exposait admirablement à toutes les calomnies des bonnes âmes prêtes à nous perdre. (...) Chaque événement, chaque contact accroissait les distances entre la hiérarchie et les prêtres-ouvriers. Sans mensonge pourtant, la clarté n'existait plus. Evêques et prêtres-ouvriers devenaient étrangers les uns par rapport aux autres, non seulement par les mentalités, la diversité des conceptions missionnaires et des rapports avec le monde, mais parce que la matérialité des rapports entre supérieurs et subordonnés n'existait plus. »⁴

B. Gardey reproche à la hiérarchie d'avoir laissé se développer une mission sans lever les équivoques : « La hiérarchie et les prêtres-ouvriers ne parlaient pas de la même chose quand ils évoquaient la Mission. La Mission ouvrière telle qu'elle était devenue n'a pas été voulue par la hiérarchie, mais il faut souligner très énergiquement qu'elle a été tolérée, qu'elle a été consentie par la hiérarchie pendant de longues années. Par ce fait même, la hiérarchie avait engagé sur la Mission ouvrière sa responsabilité effective. »

Dix ans plus tard, en 1965, le vote des Pères du Concile qui reconnaissait la compatibilité du ministère presbytéral avec la condition ouvrière a rouvert la porte des usines aux prêtres mais n'a pas effacé toutes les traces du traumatisme de 1954.

Un signe

La crise des vocations que connaissent nos Eglises occidentales peut servir de prétexte aux évêques d'aujourd'hui

pour dénier l'importance du ministère prêtre-ouvrier. Pourtant les prêtres-ouvriers - et d'autres, y compris des évêques - osent affirmer la pertinence de ce ministère qui « exprime de façon particulière "le ministère d'humanité" de tout baptisé. »⁵

En 2001, Francis Gayral, qui fut secrétaire de l'équipe nationale des prêtres-ouvriers, écrivait : « Comment parler de Dieu dans un monde où une multitude de gens vivent dans la pauvreté, la misère, l'exclusion, l'exploitation ? Comment témoigner du Dieu créateur et libérateur, Dieu de vie et tendresse universelle ? » A cette question, il répond : « Nos existences quelconques [de prêtres-ouvriers] posent modestement la question de la présence libératrice des chrétiens et de leurs Eglises, parmi et avec les gens ordinaires, parmi et avec les classes populaires, les populations pauvres et leurs mouvements sociaux de libération. »⁶

Notre aventure n'est pas en train de se terminer. Jésus continue à appeler des gens d'en dehors et d'en bas à se libérer en accueillant le Royaume de Dieu. Le signe utopique des prêtres-ouvriers reste à prendre au sérieux.

N. B.

4 • **André Collonge** (alias Bernard Gardey), *Le scandale du XX^e siècle et le drame des prêtres-ouvriers*, Olivier Perrin, 1957. Si l'on veut analyser les conditions difficiles du dialogue entre les prêtres-ouvriers et leurs évêques ou supérieurs religieux, la lecture de ce livre s'impose. Ce n'est pas un bilan de faillite, il s'efforce de prendre l'exacte conscience de l'expérience que les prêtres-ouvriers ont tentée et qui a été désavouée pour des raisons très mêlées par ceux dont on aurait pu attendre qu'ils la soutiennent.

5 • *La foi d'un peuple*, n° spécial, décembre 2000, p. 9.

6 • *Quand passent les prêtres-ouvriers*, SASCO, Abbaye Sainte-Scholastique, Dougnes 2001.

La rhétorique de G. Bush

La « guerre contre la terreur »

●●● **Pierre de Charentenay s.j.**, *New York*
Professeur invité, Fordham University

Terminée l'évocation de « l'axe du mal ». Trop simpliste et trop dangereuse. Elle évoque les « croisades », mot qui ne sera utilisé qu'une seule fois, peu après le 11 septembre par le président des Etats-Unis. Il avait fait bondir une grande partie de la presse et de l'opinion publique nationale et internationale. « L'axe du mal » a donc été vite rangé au rayon des accessoires suspects.

Une autre expression, « la guerre contre la terreur », allait prendre le relais. Elle fera fortune. Le discours prononcé par George Bush juste après l'attaque du 11 septembre 2001 parlait déjà de « terreur » et de « guerre contre le terrorisme ». Mais les trois *Discours sur l'Etat de l'Union*, prononcés par le président des Etats-Unis en janvier 2002, 2003 et 2004, vont marquer une escalade et une confirmation dans l'utilisation de cette expression.

Le premier discours, du 29 janvier 2002, qui introduit « l'axe du mal » que nous

avons évoqué, utilise déjà quatre fois l'expression « guerre contre la terreur »¹ et mentionne six fois la « terreur ». Le climat est très sombre : « Notre nation est en guerre. »

Le deuxième discours, du 28 janvier 2003, qui tente de justifier une prochaine invasion de l'Irak en faisant le lien entre terreur et armes de destruction massive, cite trois fois l'expression « guerre contre la terreur », trois fois la « terreur » et deux fois le « terrorisme ».² Pour George Bush, « la guerre continue » et la menace persiste.

Le troisième discours, du 20 janvier 2004, se veut plus agressif encore, avec toute sa première moitié consacrée à cette « guerre contre la terreur », quatre fois citée.³ Le discours s'infléchit en passant de la « terreur » en général (citée une fois) aux « terroristes » (cités treize fois). La menace existe toujours : « Il est tentant de croire que le danger est derrière nous, cet espoir est compréhensible, réconfortant - et faux. »

Une incantation

Peu avant la guerre en Irak,⁴ le président intervenait devant l'*American Enterprise Institute* en faisant explicitement le lien entre l'Irak et la menace

Le 11 septembre 2001 marque un tournant dans le discours de George W. Bush. Utilisant les pratiques éprouvées du mac-carthysme (amalgame, manichéisme radical, mensonge, peur), le président des Etats-Unis se porte personnellement responsable du destin et de la sécurité du monde libre, entraînant sous sa bannière son peuple traumatisé. La guerre contre le terrorisme est son destin et celui de son pays. Une rhétorique généraliste, abstraite et négative, dont le succès repose sur l'effet incantatoire et non sur des résultats objectifs.

1 • *War on terror ou War against terror*. Tous ces discours se trouvent sur le site de la Maison-Blanche : www.whitehouse.gov. Toutes les citations de cet article sont de ma traduction.

2 • *Terrorism ou terrorists*.

3 • Dont une fois *offensive against terror* et une fois *fighting terror*.

4 • Le 26 février 2003.

contre la sécurité des Etats-Unis. « En Irak, un dictateur construit et cache des armes de destruction massive qui pourraient le rendre capable de dominer le Moyen-Orient et d'intimider le monde civilisé - et nous n'allons pas permettre cela. Nous espérons que le régime irakien répondra aux exigences des Nations Unies et désarmera complètement et pacifiquement. S'il refuse, nous sommes prêts à désarmer l'Irak de force. De toute façon, ce danger sera supprimé... L'intérêt de l'Amérique pour la sécurité et la foi de l'Amérique dans la liberté mènent dans la même direction : un Irak libre et pacifique. »

Ainsi, l'Amérique résonne partout de la nouvelle *War on terror*, la guerre contre la terreur : cette expression revient sans cesse dans les discours officiels, ceux du président des Etats-Unis comme ceux des responsables de son administration et du Parti républicain. Le porte-parole de la Maison-Blanche Scott McClellan répète à satiété, un peu comme une incantation, que la plus grande priorité de l'administration Bush est « de gagner la guerre contre le terrorisme ».

Ce nouveau discours doit offrir des arguments qui justifient l'action militaire en cours, malgré son enlisement, alors que le concurrent démocrate s'attaque à la politique extérieure du président, notamment à la guerre en Irak.

Manichéisme et amalgame

Le discours du président des Etats-Unis joue sur plusieurs registres et plusieurs méthodes. Il est fait de trois ingrédients négatifs et de deux positifs : manichéisme, amalgame et menace d'un côté, sécurité et liberté de l'autre. Bien entendu tous ces concepts sont souvent mêlés. Il vaut la peine d'analyser ce dis-

course complexe dont les effets débordent évidemment l'Amérique.

Manichéisme et amalgame sont classiques dans le discours politique. La période immédiate après le 11 septembre a été la plus manichéenne qui soit avec ces phrases du président qui sont restées dans l'esprit de tous : « Vous êtes avec nous ou vous êtes avec les terroristes. » Mais ce manichéisme perdure : dans son discours devant l'Assemblée générale de l'ONU le 23 septembre 2003, George Bush montrait qu'il existait une division claire « entre ceux qui travaillent pour le changement pacifique et ceux qui adoptent des méthodes de gangsters ; ...entre ces alternatives, il n'y a pas d'espace neutre ». Et plus loin : « Tous les gouvernements qui soutiennent la terreur sont complices d'une guerre contre la civilisation. » Ce manichéisme est dur, violent, radical, sans position intermédiaire.

Autre caractère de ce discours, l'amalgame. Toutes les situations de violence ou de guerre sont mélangées, produisant un amalgame dans une sorte de « bloc de terreur » qui menacerait directement les Etats-Unis. Ainsi, la « terreur » est mentionnée dès qu'apparaît une violence, un acte terroriste, qu'il soit commis en Irak, en Afghanistan, en Palestine, à n'importe quel endroit du monde. Peu importe l'éloignement des Etats-Unis, ou les différents degrés de liens entre eux, ou la diversité des motifs de l'action violente. Toutes les menaces sont mises sur le même plan, contribuant à augmenter le risque. C'est la guerre globale contre la terreur. L'Irak tient un rôle central dans cette démonstration puisque c'est là que la guerre a été déclenchée, les armes de destruction massive laissant planer à l'époque, selon l'administration américaine, l'imminence d'une attaque terroriste de grande ampleur.

Vous pouvez lire une version plus développée de cet article sur le site web de *choisir*,
www.choisir.ch

Voulant en rester aux justifications données pour entrer en guerre, le président des Etats-Unis ne peut pas défaire l'amalgame qu'il a construit. Bien qu'il ait admis qu'il n'y avait pas de membres d'Al Quaida en Irak avant la guerre, et malgré les dénégations sur l'existence d'armes de destruction massive faites par David Kay,⁵ l'ancien chef des inspecteurs américains en Irak, George Bush continue d'affirmer que « nous sommes dans une guerre contre ces terroristes qui pourraient faire beaucoup de mal aux Etats-Unis, et j'ai demandé à ces jeunes (soldats) de se sacrifier pour cela ». Il parlait ainsi en février 2004 aux parents des soldats tués en Irak,⁶ insinuant que la guerre contre le terrorisme étant directement liée à l'Irak, le sacrifice des soldats reste justifié.

Menace et sécurité

Cet amalgame de toutes les actions terroristes laisse peser une menace permanente car elle semble indéfinie et sans solution. On cite la guerre contre le terrorisme, mais rien n'est jamais dit ni sur un espoir d'en sortir ni évidemment sur comment l'affronter. Le terrorisme crée ainsi une menace générale, paralysante. Le mot de « menace » est de plus en plus utilisé. Chaque discours la maintient à un niveau élevé. Peu après le 11 septembre, le ton était donné : « Les Américains ne doivent pas s'attendre à une seule bataille,

mais à une longue campagne, différente de toutes celles que nous avons connues... Je sais que beaucoup de citoyens ont peur ce soir... Soyez calmes et résolus, même dans la perspective d'une menace permanente. »⁷

La prise de Saddam Hussein ne réduit-elle pas cette menace ? « La capture de Saddam Hussein ne signifie pas la fin de la violence en Irak. Nous faisons toujours face à des terroristes qui préfèrent continuer à tuer des innocents que d'accepter la montée de la liberté au cœur de Moyen-Orient. De tels hommes sont une menace directe pour le peuple américain, et ils seront battus. »⁸ Malgré les évolutions d'un an de campagne depuis le commencement de la guerre, la menace n'a pas diminué, non seulement localement, ce que les attentats réguliers confirment, mais aussi directement contre les Etats-Unis. Face à tous ces dangers, la politique de l'administration américaine consiste à assurer la sécurité du pays et des citoyens. Tous les discours insistent et répètent à plusieurs reprises : notre politique est bien de « rendre l'Amérique plus sûre ». Le *Discours sur l'Etat de l'Union 2004* commençait ainsi de manière très directe : « Des centaines de milliers de soldats américains, déployés partout dans le monde dans la guerre contre la terreur... rendent l'Amérique plus sûre. » Au Département de la sécurité intérieure, la vigilance de tout le personnel « protège l'Amérique ». Après la fin officielle de la guerre en Irak, le président Bush disait dans son discours à l'ONU : « A travers le monde, les nations sont plus sûres parce qu'un allié de la terreur est tombé. »⁹

L'auditeur est ainsi ballotté, dans la même déclaration, entre la menace et la sécurité, comme deux locomotives menant le train du discours politique, l'une poussant, l'autre tirant l'opinion.

5 • Le 28 janvier 2004 devant une commission du Sénat américain, Senate Armed Service Committee.

6 • Emission *Meet the press*, « NBC », 8.02.04, 10h30.

7 • Discours au Congrès, le 20 septembre 2001.

8 • Discours du 14 décembre 2003, le lendemain de la capture de Saddam Hussein près de Tikrit.

9 • Le 23 septembre 2003.

Défense de la liberté

Un élément supplémentaire vient donner une touche plus fondamentale encore à ce débat. Le président rappelle sans cesse le but de toutes ces actions militaires et civiles : garantir la liberté. Au discours contre la terreur est donc associé un discours pour la liberté, l'Amérique comme leader du monde libre. Ses braves soldats seraient sur le terrain pour défendre sa liberté et le monde civilisé. Ils donneraient leur vie pour leur pays.

George Bush développera son discours sur la liberté le 6 novembre 2003, en s'adressant au *National Endowment for Democracy*. Il y célèbre les nouvelles démocraties. Dans les années 70, il y avait environ quarante démocraties dans le monde ; « alors que le XX^e siècle se termine, il y a environ 120 démocraties dans le monde et je peux vous assurer que d'autres sont en route ».

Personne ne peut décemment s'opposer à ces assertions fondamentales. Si le discours du président des Etats-Unis rejoint ainsi les fondements de l'Amérique, rien n'est dit sur la forme de la liberté et des démocraties dont il est fait tant de cas. Elle reste abstraite, car elle ne prend pas en compte les inégalités, les violences qui les caractérisent. Que dire du fait que Milosevic (en jugement à la Haye pour crime contre l'humanité) ait été élu au Parlement de Serbie ? La démocratie en Egypte est-elle identique à celle de la Suède ? Celle du Cameroun est-elle comparable à celle de la Belgique ?

La liberté et la démocratie sont montrées comme des en-soi sans contenu et sans contexte. Rien n'est exprimé sur le comment de la liberté. Elle reste dans l'abstraction d'un bien absolu qui ne peut qu'être défendu : « La liberté vaut la peine que l'on se batte, que l'on

meure et qu'on la défende, et les progrès de la liberté conduisent à la paix. » Les effets de la liberté sont caractérisés de manière idéaliste sans rapport à la réalité. La situation nouvelle en Irak n'est pas analysée sérieusement. Elle tombe sous le vœu pieux selon lequel « un peuple libre embrasse l'espoir sur le ressentiment et choisit la paix plutôt que la violence ». ¹⁰ On conviendra que la démocratie, quand elle existe, est la meilleure parade contre l'instabilité et la violence, mais la situation présente dans de nombreux pays montre les limites et l'inadéquation d'une affirmation globale et sans analyse du contexte.

Même si rien n'est dit concrètement, il semble bien qu'il y ait un agenda derrière ce combat pour la liberté : l'extension d'une conception très occidentale de la liberté. « L'Irak est mieux aujourd'hui qu'avant Saddam Hussein, parce que les Irakiens sont libres », répète sans cesse le président. La réalité derrière cette liberté est bien spécifique. Elle a une dimension individualiste et juridique : il n'y a là rien de social, on ne parle jamais de justice, de solidarité, de lien social, de culture. Ce qui est défendu, c'est un contrat formel et sans contenu pour que ces pays rejoignent le camp du monde libre, c'est-à-dire du monde occidental.

Cette politique doit s'imposer partout : « Les Etats-Unis ont adopté une nouvelle politique : une stratégie de la liberté dans le Moyen-Orient... Comme en Europe, comme en Asie, comme dans toutes les régions du monde, le progrès de la liberté mène à la paix. » Les Etats-Unis sont donc très engagés dans une politique qui concerne le monde entier. Ils ont retrouvé leur mission civilisatrice. « L'Amérique est une nation qui a une

10 • Discours à l'ONU, 23 septembre 2003.

mission... Nous comprenons notre vocation spéciale : cette grande république mènera la cause de la liberté. »¹¹

Vide et peur

Les expressions employées perdent tout rapport au réel. Le qualificatif de terreur permet les généralisations les plus vastes donc les moins significatives. On en tire des conclusions sans s'interroger réellement sur la réalité. C'est ce que certains experts appellent « le discours vide ».¹² Un tel discours est fait pour être indiscutable, évident et neutre. Mais il véhicule en réalité des généralités trompeuses, il rend ridicule tout alternative, il soupçonne les opposants.

S'il est vide de sens précis, il a bien une fonction, celle de créer un sentiment. Derrière la défense de la liberté et de la sécurité, il organise un montage sur la peur. Si tous les leaders doivent bien affronter des situations négatives dans leur pays, la proportion du négatif par rapport au positif est beaucoup plus élevée dans les discours de Bush que chez aucun autre président américain. Dans son discours du 7 octobre 2002, George Bush cite quarante-quatre références à des crises et des catastrophes possibles¹³ et il ajoute : « Certaines personnes demandent si les dangers sont sérieux pour l'Amérique et pour le monde. Le danger est déjà significatif et il ne fait que grossir avec le temps. » D'où le discours récurrent sur la nécessité de « gagner la guerre contre la terreur ». Que veut dire une telle expres-

sion ? Où a lieu cette guerre ? Quels en sont les acteurs et les armes ? Quand saura-t-on qu'elle est gagnée ? Ne donnant aucun plan concret d'actions pour lutter « contre la terreur », ce discours invite l'auditeur à penser que la crise est sans fin et qu'il n'y a pas d'espoir, créant ainsi une angoisse diffuse mais réelle.

La blessure du 11 septembre, rappelée constamment, même à propos de l'Irak dont les liens avec Al Quaida et son attaque n'ont jamais été prouvés, fait de l'Amérique une victime. Depuis février-mars 2003, elle est directement en guerre, « la guerre contre la terreur ». Le président Bush le répétait encore dans son émission *Meet the press* du 9 février 2004 : « Je suis un président en guerre » (*I am a war president*) même si cette affirmation contredit le contenu d'une immense banderole, *Mission accomplie*, qui avait été suspendue à la coupée d'un porte-avions, juste après la fin officielle du conflit en Irak, où le président des Etats-Unis avait fait une apparition très médiatisée en costume d'aviateur.

Personnalisation

L'angoisse est là, permanente, diffuse, constamment alimentée par les affirmations présidentielles sur l'imminence de la menace et la profondeur du conflit. Que peut faire le citoyen devant tant de dangers ? Il n'y a qu'une solution : s'en remettre au président, le seul qui dit la vérité et qui a les moyens de son discours. La rhétorique de Bush personnalise l'action de l'administration. Dans son discours après le 11 septembre, il affirmait : « Je n'oublierai jamais cette blessure faite à notre pays et ceux qui la lui ont infligée. Je ne céderai pas : je ne me reposerai pas. »

11 • *Discours sur l'Etat de l'Union*, 20 janvier 2004.

12 • Cf. **Renana Brooks**, *Bush dominates a Nation of Victims*, in « *The Nation* », 22 juin 2002.

13 • *Idem*.

Responsable de la défense d'un pays traumatisé et apeuré, le président peut alors faire passer des lois qui ne respectent pas les principes de la démocratie telle que les Etats-Unis la conçoivent. Ainsi a été voté par un Congrès traumatisé, dans la foulée du 11 septembre, le *Patriotic Act*. Il autorise les poursuites judiciaires, l'allongement des gardes à vue, le contrôle des données informatiques des compagnies aériennes, des bibliothèques, les recoupements de données, etc. La chasse aux terroristes devient aussi psychotique que la chasse aux communistes d'autrefois. Un état d'exception s'installe qui a des effets sur la vie quotidienne. Les mesures de sécurité dans les aéroports et la prise des empreintes digitales pour tous les détenteurs de visa n'en sont que des manifestations. Personnalisation forte et affirmation vont de pair. Le président n'a aucune hésitation, aucun doute. Comme le faisait remarquer une auditrice qui donnait ses commentaires après l'émission *Meet the Press* de février 2004, le président ne donne aucun fait, aucun chiffre, il se contente d'affirmer, sans état d'âme. La personnalisation forte demande cette affirmation. L'occupant de la Maison-Blanche le sait bien et le pratique bien. Les journaux n'ont pas manqué de soulever le risque d'une rupture de crédibilité. Avec une telle personnalisation et de telles affirmations, la moindre révélation d'une tromperie serait redoutable. Après les révélations de David Kay, le discours n'a donc pas changé d'un iota. Un tel procédé rejoint des pratiques qui datent des années cinquante, pendant la période du maccarthysme. Le gouvernement des Etats-Unis avait alors créé la même ambiance et employé les mêmes procédures. Amalgame, manichéisme, mensonge, peur, angoisse. Le combat contre la terreur d'aujourd'hui est aussi

profond et prend les mêmes habits que celui contre le communisme, parce que la terreur fait encore plus peur que le communisme dont les violences physiques restaient lointaines et inconnues.

Division de l'opinion

En Europe, on s'étonne du simplisme de la pensée et du discours de George Bush. Mais le président s'adresse aux habitants du Texas, du Tennessee, du Mississippi, et non à ceux de Californie ou de Boston, à ceux qui posent trop de questions, qui n'ont pas ce côté légitimiste fondamental des Américains moyens, les « vrais patriotes ». Par son langage, il renforce son camp autant que ses opposants. De toute cette guerre, de ce langage idéologique, des options prises depuis trois ans, il ressort un pays terriblement divisé, sur l'Irak, sur le déficit budgétaire, sur les réductions d'impôts, sur la politique religieuse du président, sur l'avortement (*pro-choice, pro-life*), sur la relation à l'ONU, sur les relations aux alliés, etc. L'image d'un Congrès au grand complet pour le *Discours sur l'Etat de l'Union* en janvier 2004 était parlante : la moitié debout applaudissant, l'autre moitié bouddant assis. Jamais cette honorable assemblée n'était apparue aussi écartelée. La campagne électorale qui bat son plein sera très polarisée (avec des moyens financiers considérables du côté républicain). Les indécis au milieu sont peu nombreux. L'élection se jouera sur la crédibilité de la rhétorique présidentielle.

P. de Ch.

Retour au pays d'adoption

Brésil 2004

●●● **Jean-Joseph Raboud**, Natal (Brésil)

Malgré un progrès global incontestable, les problèmes sociaux vont plutôt en s'aggravant au Brésil. Si les revenus du pays sont en expansion, leur répartition est toujours aussi concentrée, voire même plus. Deux facteurs en particulier me paraissent être à l'origine de cette détérioration : la passivité de la société et le déphasage de l'éducation.

Le gouvernement ne peut transformer à lui seul le cadre socio-économique du pays. Pour renverser la vapeur et renouveler la société, tous les acteurs sociaux doivent assumer plus de responsabilités, quel que soit leur niveau dans l'échelle sociale. Le rôle des détenteurs du pouvoir économique reste évidemment décisif.

A ce propos, il faut mentionner l'importance croissante d'un mouvement dénommé « Responsabilité sociale de l'entreprise », auquel participent de grands industriels brésiliens, attentifs aux problèmes internes des entreprises ainsi qu'à leur responsabilité envers le contexte général dans lequel elles évoluent. Outre une conviction fondée sur des principes éthiques, il semble que le constat exprimé par

Stephan Schmidheiny à l'occasion du Sommet de Rio, « In Gesellschaften, die scheitern, können Unternehmen nicht erfolgreich sein », gagne du terrain au Brésil et influence de plus en plus les esprits.

Il faut, d'autre part, relever la lutte contre la corruption aux divers échelons des trois pouvoirs et les efforts consentis pour resituer le « jeu » politique. Au Parlement fédéral, une attitude novatrice permet de dépasser les intérêts purement partisans en substituant à l'opposition systématique le dialogue entre le gouvernement et l'opposition. Dans ce domaine, l'apport des Focolari¹ et de leur fondatrice Chiara Lubich est important. Il se manifeste à travers deux mouvements convergents, caractérisés par leur charisme d'unité et qui rencontrent une large estime : l'Economie de communion et le Mouvement politique pour l'unité.

On doit sans doute à cette nouvelle mentalité au sein du Congrès national, l'adoption, en décembre 2003, de la réforme de la prévoyance sociale et les pas décisifs accomplis dans la réalisation d'autres réformes (fiscale, administrative, universitaire, judiciaire, des partis politiques, des lois du travail).

Un obstacle de taille se dresse toutefois sur cette nouvelle voie : 2004 est pour le Brésil une année électorale (les élections municipales auront lieu en octobre) ;

politique

Ancien directeur de l'UBS à Monthey, l'auteur a émigré au Brésil avec sa famille en 1975 pour travailler au développement du pays. Après un séjour dans la région de São Paulo, il s'est établi dans le Nordeste où il a coordonné l'émancipation des villages ruraux de Serra do Mel. De juillet 1998 à décembre 2002, il a été le coordinateur du programme de la coopération Suisse DDC / Bosnie-Herzégovine à Sarajevo. Après une absence de près de cinq ans, il a retrouvé son pays d'adoption au moment où le Brésil amorçait un virage politique avec l'élection du président Luiz Inácio Lula da Silva (octobre 2002). Il nous livre ici ses impressions.

1 • Organisation laïque d'inspiration catholique, ouverte aux autres confessions chrétiennes et aux autres religions, qui compte plus de 7 millions d'adeptes sur tous les continents.

aussi en mars, à la fin des vacances d'été et du carnaval, le pays s'est-il réveillé dans une ambiance soudainement perturbée. Le dialogue a fait place à la confrontation par médias interposés. Les plus puissants d'entre eux au niveau national et leurs vassaux dans les Etats sont, pour la plupart, liés aux partis d'opposition qui veulent revenir aux commandes. Le groupe GLOBO domine ce paysage. Son bras télévisé exerce une hégémonie de fait dans la diffusion de l'information et la fabrication d'un climat national « catastrophé ». Les reportages et les commentaires de la presse écrite hebdomadaire vont dans la même direction et sont généralement superficiels. Reste, heureusement, *Cidade Nova*, la publication mensuelle des Focolari, qui est beaucoup plus sérieuse et objective, jusque dans ses analyses critiques, et qui s'est engagée avec détermination et compétence dans l'information politique, économique, environnementale et sociale.

Une autre entrave au changement réside dans le fait que Lula, ses ministres et leurs bases vivent une période d'apprentissage du gouvernement, et qu'ils le paient cher. Les mauvaises habitudes d'une opposition souvent radicale sont

difficiles à juguler et il est aisé pour leurs adversaires de les dénoncer. En outre, les alliés se retrouvent dans l'opposition dans certains Etats, alors même qu'ils forment la majorité au niveau fédéral.

Des scandales, dont le Parti des travailleurs (PT) et les autres partis gouvernementaux ne sont pas exempts, viennent encore compliquer les choses et retarder l'examen des réformes et leur adoption par le Congrès national. Le PT doit admettre que la pureté « intégriste » de sa critique du temps où il était dans l'opposition ne résiste pas à l'exercice du pouvoir. Un constat depuis longtemps évident pour tous ceux qui sont en relation avec des cadres et des militants du parti, occupant des fonctions de responsabilité au sein de coopératives et d'ONG...

Au plan national, la scission entre le PT et le gouvernement d'un côté, et le Mouvement des sans terre (MST) de l'autre, va dans le même sens. Les revendications du MST concernant le calendrier des nouveaux projets de réforme agraire et les moyens pour les mettre en œuvre ne sont pas réalistes. Même s'il reste énormément à faire (la question vient de loin et a été longtemps ignorée), il y a eu ces dernières années un nombre considérable d'expropriations et de distributions de terres. La majorité des familles qui en ont bénéficié se trouvent dans une situation très précaire, un état de fait qui exige une consolidation.²

Quelques chiffres

- Superficie : 8547403 km², soit près des 50 % du continent sud-américain.
- Habitants : 168 mio. en 1999 ; prévisions pour 2025, 218 mio.
- Enfants : 60 mio., dont 20 mio. vivent dans la misère, 9 mio. à l'abandon et 500000 se prostituent.
- Pauvreté : 30 % des familles disposent de moins de 100 \$ par mois (salaire minimum en février 2000 : 136 \$ par mois) ; 34 millions de personnes n'ont pas d'argent pour manger.
- Nordeste : superficie 18,38 % du pays, 45 mio. d'habitants, mortalité infantile : 7,4 %.

2 • Dans le macrocosme rural, une des solutions passe par une évolution semblable à celle de la lutte pour la survie en zone urbaine : l'émergence de micro-entreprises, basées sur le travail familial, qui, en s'adaptant au marché, évolueraient d'une économie informelle vers une économie formelle ou vers la création d'associations de producteurs et de coopératives.

Je résumerais ainsi la question des relations entre le gouvernement et la société brésilienne :

- le PT a eu le mérite d'un renouveau, mais il a été forcé de descendre de son piédestal ;
- le dialogue parlementaire a permis de lancer les réformes de base promises par l'ex-président Fernando Henrique Cardoso, au début de son premier mandat (1995) ;
- plutôt que d'entrer en confrontation avec le FMI et la finance internationale, le gouvernement a choisi de faire un gros effort et de montrer patte blanche afin de négocier avec plus de liberté, de disposer de ressources accrues en faveur de ses grands projets et de relever les défis sociaux, parmi lesquels l'ambitieux programme d'assistance et de développement durable du président Lula, le *Fome Zero* (Faim Zéro). Cette politique gouvernementale a été assez largement acceptée et soutenue par la société et par la base durant les neuf premiers mois de 2003, mais, depuis, les mécontentements sont allés grandissants. Les Brésiliens demandent la poursuite de l'effort en faveur de la réduction des taux d'intérêts et plus de courage pour stimuler l'économie et diminuer le chômage ;³
- au plan de la politique extérieure, Lula a pris des risques, avec des initiatives sans équivoque, qui ont donné au monde une image positive du Brésil. Il faut mentionner le dialogue avec l'Argentine, le rapprochement avec l'Inde et l'Afrique du Sud, les efforts d'intégration sud-améri-

caine en vue d'une position plus forte dans les difficiles négociations de la Zone de libre-échange des Amériques (ALCA), dont le Brésil est co-président de la commission préparatoire avec les Etats-Unis.

Décalage de l'éducation

Sous-jacents à tous ces problèmes, il y a l'éducation et son déphasage par rapport aux caractéristiques nouvelles de la société et de l'économie. La pression commerciale en vue d'objectifs purement matériels et de plaisirs instantanés influence profondément toutes les classes sociales. Les corollaires en sont la course aux loisirs et la mise en veilleuse des valeurs éthiques (il faudrait dire « chrétiennes » dans un pays qui, jusqu'il y a peu, se disait catholique à 90 % !). Le sexe est de plus en plus rabaissé au niveau d'un divertissement « comme un autre » - c'est particulièrement frappant lors des grands rassemblements comme le carnaval -, l'usage du préservatif en est la réminiscence morale ; boire et manger deviennent les seuls buts du repos hebdomadaire ; le nombre de personnes souffrant de déséquilibres psychologiques et de dépression va croissant.

Face à ces comportements, la famille, souvent éphémère et en morceaux, n'est plus à la hauteur de ses obligations éducatrices, les écoles publiques se trouvent dans un état souvent minable et les écoles privées, en général fortes financièrement, sont



3 • 12,3 % de la population active. Avec l'ensemble des sans revenu, la proportion est sensiblement supérieure à ce chiffre officiel.

loin de faire contrepoids. Quant à la formation professionnelle, secondaire et universitaire, elle est depuis toujours soumise à une concentration parallèle à celle des revenus.

Certes, la nouvelle « révolution industrielle », rapide et profonde, génère des postes de travail, mais ceux-ci exigent une formation scolaire spécialisée que la majorité des sans revenus ne possèdent pas, d'où la virulence des problèmes sociaux.

Le gouvernement actuel s'attaque à ces questions de différentes manières : amélioration de la qualité des professeurs des écoles publiques et de leurs conditions de travail, mesures contre l'absentéisme scolaire et l'analphabétisme, partenariats entre le privé et la société civile, négociations avec les universités privées pour l'admission gratuite d'élèves sortant des écoles publiques, etc. La réforme universitaire en cours vise donc à desserrer l'étau et il faut reconnaître qu'un vaste effort est entrepris pour l'alphabetisation des enfants et des adultes.

Aspirations

Notre monde n'est pas partagé entre les bons et les mauvais. Cette division existe en chacun de nous et selon que

l'on est faible ou fort, on passe alternativement d'un côté ou de l'autre. Dans la mesure où les individus et les nations adhéreront au chemin montant et malaisé du vrai progrès, nous commencerons à sortir de l'impasse. L'exemple est un moteur puissant !

Au Brésil, de plus en plus de personnes, en provenance de toutes les catégories sociales, d'entreprises ou d'institutions publiques ou privées, religieuses ou laïques, s'engagent de manière décidée dans la transformation de la société. L'Esprit saint a beaucoup soufflé hors des chapelles où une certaine hiérarchie et des intégristes de tous bords ont cherché, après Vatican II, à le tenir en cage. Enfoncé dans la mouvance obscure du matérialisme, l'homme d'aujourd'hui, nanti ou démuné, se sent frustré et lève les yeux à la recherche d'une lumière, celle que procure la rencontre avec Dieu, par la conversion. La « nouvelle évangélisation » se doit de le rejoindre en prenant soin de ne pas maintenir le levain en dehors de la pâte, mais de l'y introduire résolument, au nom et par la pratique de la solidarité et de la fraternité, sans prosélytisme agressif et sans réflexe d'autodéfense.

Ces valeurs d'humanité habitent toutes les consciences, indépendamment des credos, même si parfois elles ont été mises en veilleuse ou mal orientées. C'est par une telle adhésion que les individus deviendront les ferments d'une transformation qui irradiera les corps sociaux et accélérera les étapes du développement durable : le progrès économique en est un corollaire et non une prémisse.

J.-J. R.

Une association

Jean-Joseph Raboud a créé à Natal, en 1985, l'Association d'appui aux communautés campagnardes du Rio Grande do Norte (AACCRN). Cette ONG a comme objectif central de contribuer à rétablir et fortifier l'exercice de la citoyenneté au sein de la petite paysannerie « nordestine ».

Elle contribue à la construction d'un modèle de développement durable et opère avec plus de 20 communautés, atteignant environ 3000 familles.

Adresse de contact en Suisse : Action Serra do Mel, rue de Pré-Fleuri 5, 1950 Sion.

Voir, juger, agir

J'ai été très sensible à l'article de Michel Bavarel, « A boire et à manger pour tous », (in « choisir », n° 531, mars 2004, pp. 17-20), qui rejoint mon expérience personnelle. Voici 25 ans que je préside l'Association suisse des amis de Sœur Emmanuelle, qui soutient des projets de développement au Soudan. Des années qui sont pour moi bénies et d'une grande richesse spirituelle ; des années qui purent être grâce à une femme exceptionnelle, dont le destin a marqué le mien.

Sœur Emmanuelle est née en 1908. Après une longue période dédiée à l'instruction dans les pensionnats buppés de sa congrégation de Notre-Dame de Sion en Tunisie, en Turquie, et plus tard en Egypte, elle décide en 1971 (soit à 63 ans, âge auquel la plupart d'entre nous sommes prêts à cueillir les fruits d'une retraite bien méritée) de vivre avec les plus démunis de ses frères, chez les chiffonniers du Caire. Pour cela, elle arrache la permission de sa congrégation et de l'évêque et loue une masure à Ezbeit-el-Nakhl, bidonville près de Matarieb, servant de décharge de détritiques et dans laquelle une population de parias vit et travaille. En 1982, elle quitte Ezbeit-el-Nakhl pour la décharge du Mokattam, immense espace pollué près de la Cité des Morts. Elle continue à y habiter jusqu'en 1993 lorsqu'elle reçoit l'ordre de sa congrégation de prendre sa retraite dans une maison au Sud de la France, et ce donc à l'âge de 85 ans...

Ce que Sœur Emmanuelle a accompli entre 1979 et 1993, ce que j'appellerais sa vie publique, tient du miracle permanent. Pour nous qui avons la foi, nous ne pouvons qu'y voir l'action de l'Esprit. Comment expliquer autrement les millions récoltés, les diverses actions menées dans une dizaine de pays différents, la création d'associations qui continuent à fonctionner même après son départ, les milliers de personnes sensibilisées à son message d'amour et dont je fais partie ?

A un moment donné de ma vie, j'ai eu envie de faire un peu plus pour le Seigneur, mais ne savais ni quoi ni comment. Car comment savoir ce que Dieu attend de nous ? Pour moi, cela commence par l'orientation intérieure : il faut mettre le cap du pilote automatique sur le Christ. Je priais donc l'Esprit saint et un soir de 1979, Sœur Emmanuelle apparut brusquement dans ma vie. Pour moi, c'était clair, c'était la réponse que j'attendais, vivante et combien brûlante. Dieu répond à nos prières, mais il a besoin pour cela que nous le lui demandions et que nous agissions... Il nous veut actifs à la construction de son Royaume, comme l'a montré Michel Bavarel.

Plus tard, j'ai été la retrouver en Egypte. Elle avait déjà commencé ses tournées en Europe mais continuait à partager la vie des chiffonniers, dans ce lieu apocalyptique qu'est une décharge publique d'une mégalopole de plusieurs millions d'habitants dans un pays pauvre... Avec comme seul mobilier un lit bancal dans une chambre en tôle et en carton, toute branlante et ouverte à tous les vents, elle partageait sa maigre pitance et l'eau si précieuse avec ses voisins, sans compter les rats et les cochons. Ce fut un choc... Rien que l'odeur épouvantable qui se dégageait en permanence des montagnes de détritiques tout à l'entour me poussait à fuir le plus loin possible... Et j'avais devant moi une petite personne à l'apparence frêle qui acceptait de passer le restant de ses jours dans cet enfer rien que pour donner un espoir à ses frères et sœurs et témoigner qu'on pouvait les aimer.

Elle ne savait pas à l'époque ce que l'avenir lui réservait. Comme le Christ dans le désert, elle se préparait à sa vie publique en se purifiant et en se forgeant au feu. Destin exceptionnel, certes, mais dont je tirais une leçon primordiale : avant de se lancer dans une aventure existentielle, il faut une intense préparation intérieure... Il faut apprendre à mourir à soi-même. C'est ainsi qu'un beau jour Sr Emmanuelle s'est décidée à aller frapper aux portes des pays nantis pour lutter contre l'injustice. Je suis

sûr que cette décision, une fois de plus, lui a été inspirée par l'Esprit. Pour la suivre, il m'a fallu m'accrocher et donner de mon temps et de ma personne. Mais je tâchais de lire les signes que Dieu me faisait car j'en étais sûr et le suis encore, Dieu nous parle toujours. Et cette fois c'était clair : Dieu me parlait par la personne de Sœur Emmanuelle. Il me demandait de créer une association pour assurer les projets financiers qu'elle envisageait. Rien de farfelu ou d'héroïque. La politique des petits pas, des gestes posés l'un après l'autre, lui convient parfaitement : la petite voie pour nous, la Voie Royale pour le Seigneur.

Le dernier volet de la vie du troisième âge de Sœur Emmanuelle m'a encore nourri spirituellement. En 1993, elle a 85 ans. Elle continue sans faiblir son combat pour la justice et la conscientisation des Européens aux problèmes du Sud. Dieu lui demande un dernier sacrifice : elle reçoit l'ordre de ses supérieures de tout lâcher, de faire confiance en la relève et d'aller s'enterrer dans une maison de retraite au Sud de la France. Comme Jacob, elle a essayé de lutter contre cette décision : ses petits avaient encore besoin d'elle et elle se sentait en pleine forme... Et puis... Abandonner l'ivresse du com-

bat et de l'action pour une vie de contemplation... Dur... La pratique de l'Eucharistie quotidienne l'a beaucoup aidée. Très vite, elle est parvenue à se détacher émotionnellement. Elle remplit aujourd'hui ses jours par la prière, une action auprès de jeunes de la région en difficulté avec la loi et par des interviews choisis.

En l'observant toutes ces années, j'ai compris que Dieu veut pouvoir agir en nous librement pour que nous devenions tous des Christs. Et pour cela, il nous faut faire le vide en nous. Plus notre verre est vide, plus il pourra le remplir. Dieu est Lumière et nous veut totalement transparents : un verre vide de toute substance, de toute opacité, pour refléter son Amour.

Michel Bittar, Genève

25 ans de l'Association des amis de Sœur Emmanuelle

**Mardi 18 mai, à 20h,
à la Salle des fêtes de Thônex (Genève)**

- *Chants polyphoniques ibero-américains,* avec la Coral iberoamericana de Ginebra, direction Alfredo Lavalley
- *François d'Assise,* de Joseph Delteil, avec le comédien Robert Bouvier, mise en scène par Adel Hakim

Billets sur place : 30.- fr. Tarif de soutien 50.- fr.

Nouvelles de la littérature suisse

romande en particulier...

●●● **Christelle Devanthery Babey**, Grandvaux (VD)
Professeur de littérature française

L'activité littéraire en Suisse est très prometteuse. De nouvelles maisons d'éditions apparaissent, de jeunes auteurs commencent à percer, des œuvres remarquables sont à distinguer, les éditions existantes regorgent d'idées et présentent des ouvrages d'une grande qualité. Il faut notamment signaler l'apparition d'une nouvelle collection de Poche chez Bernard Campiche, « CamPoche » : une invitation à reprendre des romans qui ont délecté nos papilles ces dernières années, comme *Prendre d'aimer* de Gisèle Ansorge, *Le temps des cerises* de Sylviane Roche, *La fiancée d'hiver* de Anne-Lise Grobéty ou encore *Nains de jardin* de Jacques-Etienne Bovard. Soulignons aussi la création d'une « Maison d'écriture » à Moudon ; un espace pour faire vivre la littérature et les arts par des expositions et des vernissages, un lieu de rencontre pour les écrivains et les artistes.

Hommage

L'actualité est parfois voilée de tristesse. Monique Laederach nous a quittés

le 17 mars dernier. Née en 1938 à Neuchâtel, fille d'un pasteur et d'une professeur d'origine allemande, elle aura à cœur durant toute sa vie de créer des ponts entre ces deux cultures. Sa vocation de médiatrice s'exerça en particulier dans son travail de traduction, au service d'auteurs comme Rilke, Franz Kafka, Mariella Mehr ou encore Erika Burkart. Sa vie fut partagée entre un engagement sans relâche sur la scène littéraire, des conférences pour présenter la littérature suisse à l'étranger, et l'enseignement à l'Université de Neuchâtel. Elle était en outre une très grande musicienne, pianiste, auteur de livrets pour des comédies musicales.

De nombreux prix ont couronné ses écrits - au nombre de trente - dont trois prix Schiller. On la disait engagée, indignée, carrée dans ses prises de positions littéraires, exigeante. Peut-être la clef est-elle à chercher dans le motif qu'elle a placé au centre de son œuvre : la femme ou plutôt la souffrance de la femme. Une souffrance qui devient pour elle souffle créateur, creuset d'une sensibilité qui habitera son écriture de femme, et se revendique en tant que telle : « Mais d'où vient, jaillissant là où on ne l'espère pas, le courage d'écrire, ou même : de plonger tout droit dans la douleur ? »¹

Monique Laederach,
Flèche dérobée au vent,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2003, 196 p.
et *Poésie complète*,
L'Age d'Homme,
Lausanne 2003, 254 p.

1 • *Flèche dérobée au vent*, p. 176.

L'écriture féminine représentait pour elle un signe fort de liberté face à une tradition littéraire plutôt masculine. Mais rien de dogmatique dans son œuvre, pas de « manifeste » féministe, nul pathos. Son écriture est traversée par une langue délicate, profondément poétique. Dans ses personnages, on reconnaît la sensibilité féminine dans cette folle nostalgie de l'amour, la présence du corps qui médiatise les passions ou encore la force du souvenir charriant des émotions qui ne peuvent s'estomper. *Sa Poésie complète* serait une belle entrée dans son univers.

Quant à son dernier roman, *Flèche dérobée au vent*, il rassemble les qualités que nous venons d'évoquer. L'intrigue est simple : Cornélia, poétesse, accepte de veiller sur le fils d'une amie qui vient de mourir. Elle se donne pour tâche d'enseigner à ce jeune homme les bases de l'écriture poétique et les manières propres au milieu raffiné qu'il veut fréquenter. Au fil de leur relation, elle est envahie par des émotions troublantes, alors qu'elle est de vingt-trois ans son aînée.

Le personnage de Cornélia est librement inspiré d'une poétesse allemande, Annette von Droste Hülshoff (1797-1848). L'histoire, transposée dans la Principauté de Neuchâtel (encore prussienne), met en scène les salons littéraires intimistes du début du XIX^e siècle, à une époque où la femme n'avait guère de droits, pas même celui de signer ses œuvres de son propre nom. Cette atmosphère rappelle les cercles de Madame de Staël, voire les aspirations d'une Isabelle de Charrière depuis sa maison de Colombier.

Or l'intérêt de ce roman ne réside pas dans les événements, mais dans le chemin de l'émotion qui naît entre ces deux êtres, pétris des charmes délicats que les mots font éclore. Nous som-

mes invités à suivre l'héroïne dans la chaleur de son intimité : ses interrogations sur la liberté intérieure face à la douce dépendance de l'amour, cette peur de l'abandon alors que son indépendance fonde sa condition ; et surtout, la nécessité impérieuse d'une poésie en quête de perfection.

La prose de Monique Laederach est ample, cadencée comme une musique intime. Sa langue est d'une précision et d'une élégance naturelle qui habite le lecteur dès les premiers mots. Un des grands moments du livre nous permet de suivre les courbes de l'acte créateur, tant il est vrai que la poésie exige un véritable travail pour rendre l'intuition première, comme la recherche du centre qui ordonne la passion pour qu'elle nourrisse une vie. La poésie revient à intervalles réguliers, comme de grandes respirations au milieu de l'histoire, par lesquelles on touche le cœur du secret.

L'internat revisité

Michel Layaz est déjà connu de la scène littéraire romande : il nous présente cette année son sixième roman, *La joyeuse complainte de l'idiot*. Dans la lignée des romans d'internat, qui nous rappelle *L'Été des Sept-Dormants* de Jacques Mercanton, un pensionnaire de *La Demeure* nous décrit le cadre dans lequel il vit avec trente-neuf autres pensionnaires. La vision assez candide de ce narrateur contraste étrangement avec un langage recherché, truffé de références mythologiques et littéraires.

D'emblée, nous sommes plongés dans un monde étrange. Madame Vivianne avec deux « n », comme elle aime à le rappeler, est placée au centre de cet univers. Cette « présidente-directrice générale » est plus admirée pour ses méthodes originales que crainte pour

Michel Layaz,
*La joyeuse complainte de
l'idiot*, Genève, Zoé,
2004, 155 p.

sa sévérité. Les pensionnaires voient en elle une sorte de mère mythologique, une « Gaïa », à l'origine de tout ce qui fait leur vie et leur bonheur.

Tout à *La Demeure* respire l'enthousiasme de la vie : on y mange des plats raffinés, l'éducation y semble rimer avec bon sens et connaissances exigeantes. Les relations humaines sont chaleureuses et marquées par l'originalité des personnages qui paraissent sortis d'un roman (!). Le brin de folie qui souffle dans ces murs habite chaque histoire et c'est autour de ces figures que le roman s'organise. Les pensionnaires sont étonnants, à l'image de David, fantôme du petit matin errant dans les couloirs, chantre des théories les plus extravagantes ; ou de Raphaël, qui goûte aux choses et aux gens en léchant, tout innocemment...

Mais le narrateur met les points sur les « i », remettant en cause nos catégories de jugement : il ne faut pas croire que tous ceux qui habitent *La Demeure* sont « des demeurés ». « Si nous vivons à *La Demeure*, c'est que Madame Vivianne a bien voulu nous y prendre, et si Madame Vivianne a bien voulu nous y prendre, c'est qu'il y a en nous des splendeurs qu'il faut peut-être aller chercher, des splendeurs enfouies sous des couches de désarroi, de tourments, de méchancetés [...], autant de dérives qui ne sauraient effacer la bonne pâte qui existe derrière tout cela et qui ne demande qu'à être pétrie. » Derrière la formulation un peu naïve se détache l'idée profonde, sérieuse, que tout être peut être sauvé de la noirceur. Et l'endroit s'en trouve marqué par un optimisme humaniste appuyé.

Le ton est en outre donné par la figure des collaborateurs qui rythment les chapitres. Monsieur Alberto, nettoyeur, se promène toujours accroché au même vieux chiffon. Monsieur Hadrien est lui

aussi héroïque, puisqu'il manque de perdre un doigt en organisant le fameux méchoui traditionnel. Le professeur Karl, amoureux du savoir, organise jalousement sa bibliothèque. Le docteur Félix essaye les médicaments qu'il crée sur lui-même ; sa théorie sur la natalité, qui voudrait des géniteurs de plus de quatre-vingts ans et des mères absentes, pourrait peut-être nous sauver du complexe d'Œdipe ! Monsieur Guillaume, lui, tire de ses souvenirs des histoires merveilleuses, à valeur didactique bien sûr. Ces épisodes, qui ressemblent à des récits de voyages fabuleux, constituent les plus beaux passages du roman : Michel Layaz se surpasse dans ces excursus. Enfin, les trois personnages féminins, cuisinières et réceptionniste, apportent une touche de sensualité qui complète le tableau très équilibré de ce que devrait être une vie frémisante d'intelligence et de sensibilité.

Le seul regret que nous pourrions formuler concerne le style du romancier. Les énumérations innombrables, très longues, et le vocabulaire extrêmement précis alourdissent l'ensemble de la narration. Quoiqu'il en soit, Michel Layaz signe là un livre tout à fait plaisant, qui donne envie de s'adonner encore à l'utopie d'une éducation peu conventionnelle. En filigrane du ton fabuleux de son histoire, nous percevons les traces d'une critique décidée à l'endroit de notre système qui crée l'exclusion et qui se justifie par de vains discours.

Le scandale Chessex

Fin mars, le feuilleton de la critique littéraire parisienne s'arrêtait sur un de nos écrivains, Jacques Chessex, à propos de son dernier livre *L'Eternel sentit une odeur agréable*. Dans le *Figaro*, Angelo Rinaldi traitait le roman de « blquette

Jacques Chessex,
*L'Eternel sentit une odeur
agréable*, Grasset, Paris
2004, 224 p.

laborieusement pornographique », tandis que Patrick Besson dans *Marianne* répondait qu'il s'agissait d'« un des plus beaux livres de Jacques Chessex ». Et l'auteur, assez silencieux depuis là, de sourire : le cri des loups, en tout cas, fera une bonne publicité. La lecture de ce roman s'imposait.

Jules-Henri Mangin raconte un épisode de sa vie, sur le fond de l'été jurassien 1960. Orphelin, il est recueilli par un abbé à qui il voua une grande admiration toute sa vie ; il sert la messe, fait montre d'une piété sans détour. Il rencontre alors l'écrivain Roger Vaillant : le groupe de théâtre de la paroisse met en scène une de ses pièces. Avec une jeune fille de la paroisse, il va être initié aux jeux sado-masochistes qui délectent le couple Vaillant.

Le ton est vite donné : la rencontre de l'univers religieux et d'expériences sexuelles extrêmes. Rien de très étrange pour Chessex, qui excelle dans ce genre. L'unité se loge dans l'odeur, sorte de fil rouge qui développe sa quête à travers tout le roman, comme cette citation de Paul qui revient : « Nous sommes, pour Dieu, le parfum du Christ. » Odeurs de sainteté et de mort ; odeurs des femmes, de sexe et de sang : « Je voulais l'odeur enthousiaste : l'odeur qui porte le divin. Est-il étonnant que je l'eusse recherchée dans le très bas, tout en bas, dans la partie la plus honnie et chargée de fautes des créatures ? »²

Le traitement de ce sujet très dur est des plus sulfureux. Les scènes sont violentes, le plaisir des descriptions minutieuses est évident. Chessex se complait dans l'humide, le sang, l'horreur mêlée de jouissances. D'autre part, l'utilisation d'une personne réelle pour fonder un personnage de roman aussi controversé est assez malvenue.

S'il fallait lire ce livre, ce serait pour son style, très équilibré ; cette capacité à

rendre l'histoire immédiate dans un présent de narration parfaitement maîtrisé. Enfin, il faudrait le parcourir pour le lien entre le religieux et le charnel, tout de même fécond, qui brouille les cartes du sacré jusqu'à ne plus savoir si la notion de péché est admissible ou non.

Des livres à goûter

Quelques livres encore de la dernière cuvée 2003 ont retenu notre attention. D'Alexandre Voisard, les *Fables des orées et des rues* sont une véritable délectation de mots, d'images, de jeux. Petits tableaux de la vie de tous les jours, la phrase qui les dessine sonne juste et claire, le rêve est cerné dans une concision où se distinguent l'humour, parfois l'ironie, en tout cas la bonhomie. Cela sent bon la terre, l'amour de l'homme, le sourire devant les aléas de la vie, la douleur toujours concrète, l'engagement à une foulée du quotidien. Magnifique poésie romande.

La prose poétique est à l'honneur aussi avec Anne-Lise Grobéty et son *Amour mode majeur*. Un ravissement érotique, charnel, une espièglerie de femme qui joue avec les mots pour en extraire leur rondeur. Elle épouse le désir par de petits textes comme autant de variations, et parfois seuls quelques mots lui suffisent pour faire sonner une poésie délicate. Elle joue avec la forme des mots, des corps, pour évoquer un univers plein de finesse et de charme, une promenade dans les chemins sinueux, capricieux, des émotions que l'on appelle amour : « Occasion à saisir : / cœur un peu troué / pouvant encore servir / d'écumoire. » Et la part d'ombre, discrète, passe.

Chr. D.B.

2 • *L'Eternel sentit une odeur agréable*, p. 205.

Alexandre Voisard,
*Fables des orées et des
rues*, Bernard Campiche,
Orbe 2003, 117 p.

Anne-Lise Grobéty,
Amour mode majeur,
Bernard Campiche, Orbe
2003, 123 p.

Villiers de L'Isle-Adam

Un idéaliste littéraire

● ● ● **Gérard Joulié**, *Lausanne*

Villiers de L'Isle-Adam. Son patronyme le résume tout entier : des siècles de grandeur, de foi, d'héroïsme et de magnificence, avec pour toile de fond la forêt médiévale avec ses doctes retraites, ses abbayes féodales, au souffle des chênaies qu'avait commencé de replanter Hugo, et la philosophie de Jakob Boehme dont, à travers Hegel, ce molosse de l'esprit humain, il avait subi la fascination et pour laquelle le monde sensible n'était que la perception dégradée de l'idée qui le produit.

Ce principe intellectuel (puisque Dieu n'en veut plus d'autre), Mallarmé le crayonna en pied, agitant des drapeaux de victoire, anciens et futurs. Qui n'a toujours en mémoire ses « Je jure que nous le vîmes... Un génie, nous le comprîmes tel... Villiers de L'Isle-Adam se montrait... Toujours il apportait une fête et le sachant. » Et, ponctuel encore dans ses magnifiques retards, lui, l'exact contemporain, dans cette vallée mortuaire et dans ce fin Paris, perdu, de la seule Eternité, il était une surprise pour ses auditeurs, une surprise et un revenant.

Paul Claudel, qui l'avait rencontré chez Mallarmé, le portraiture de la manière plus prosaïque que voici : « Villiers de L'Isle-Adam est petit, de grands cheveux qu'il fait frissonner, une tête énorme. Il a de cinquante à cinquante-cinq ans, mais il paraît beaucoup plus ; il est usé, fini, à la veille de la mort. Il est dans une gêne extrême, il doit courir

d'une salle de rédaction à l'autre pour réussir à placer, de très loin en très loin, quelque fantaisie funambulesque et profonde... Il travaille toujours à *Axé*. Le malheur est qu'il se disperse trop. D'une pensée forte, avec des intuitions surprenantes, sa raison profonde est unie à une sensibilité malade, qu'un rien détourne, qu'aucune volonté ne conduit. Très affable, d'une société charmante, plein d'idées et de fantaisie, il est homme à parler sans arrêt, de huit heures du soir à deux heures du matin, passant d'une idée, d'un mot à un autre, et ne souffrant pas qu'on l'interrompe. »

Villiers venait de loin. Addition ou terrible épitomé de sa lignée, il descendait de huit siècles d'histoire de France et de chrétienté. Passons sur son blason. Né de la même race que Chateaubriand, dans la même caste, sur le même coin de terre battu des vents, frangé de mer, Villiers devait devenir, après l'incertitude et la détresse des mauvaises années, le restaurateur de l'idéalisme littéraire, tout comme Chateaubriand l'avait été du sentiment religieux ; l'un parti de Hegel, comme l'autre de Jean-Jacques. Et de même que le premier nous délivra de la petite littérature libertine du XVIII^e siècle, le second contribua à nous purger pour de bon du naturalisme.

En plein Paris, perdu, avec à ses côtés l'art comme antithèse ou remède à la vie conçue comme l'Exil, et la plume

Auguste Villiers de L'Isle-Adam, *Contes au fer rouge*, J'ai lu, coll. Libro, Paris 2004, 92 p.

de l'écrivain pour remplacer l'épée du gentilhomme, il habita son cœur et le cloître de son esprit. De temps en temps, persuadé qu'il était d'une synthèse possible entre l'auteur de la *Phénoménologie de l'Esprit* et les Saints Evangiles, il écrivait de ces drames qui ne sont en réalité que des poèmes philosophiques, dramatisés et dialogués, dont *Axél* est le plus abouti, mais qui se perdent à se voir réalisés par des moyens scéniques, les imaginations de l'auteur s'adressant essentiellement à celles du lecteur.

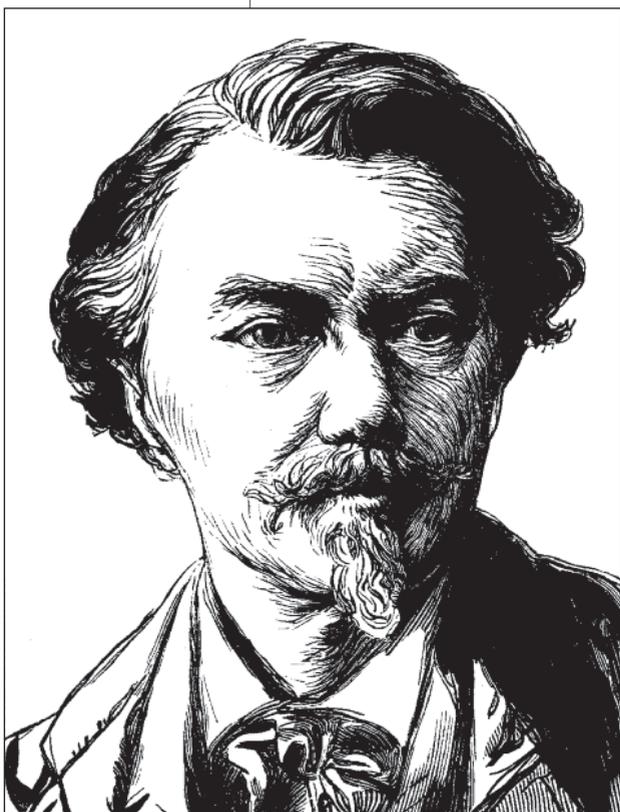
Mais c'est dans le conte, justement nommé *cruel*, et dont certains sont franchement funèbres et guillerets, qu'il excella. Ces contes s'apparentent à ceux d'Edgar Poe ; mais alors que Poe tire ses effets d'épouvante du récit très sérieux d'une

aventure extraordinaire mais possible, Villiers, pour le même but, mêle tout ensemble l'in vraisemblable et le grotesque. Dans un conte d'Edgar Poe, on suit le fil du récit sans prendre trop garde au détail, et on ne pense à l'admirer qu'en arrivant au bout, tant ses parties s'enchaînent avec une irréfutable logique ; dans Villiers, au contraire, l'épisode vous retient, la phrase même, la manière dont elle est construite ; on admire, au passage, et la fin, quoique attendue, est moins une satisfaction logique qu'une surprise.

On reçoit à chaque mot une sensation comme en lisant Baudelaire, disait Mallarmé. Il n'y a pas une syllabe qui n'ait été pesée durant une nuit de rêverie. Chaque mot est une perle, chaque phrase un collier. On dirait que le conteur est accoudé à une cheminée en présence d'un demi-cercle d'admirateurs devant lequel il débite son histoire au feu d'une cigarette, avec force gestes et intonations variées.

Bourgeois éternel

Ses héros sont la plupart du temps de jeunes aristocrates désabusés et haïssant leur temps et qui prennent congé de ce monde. Alcestes féodaux qui, ne pouvant plus donner le ton et l'exemple, décident de n'être plus rien et de finir au désert ou, tel Rancé, sous la bure du trappiste. Sachant que désormais ils n'ont plus rien à faire dans un monde où règne le goujat et où est en train de naître le Bourgeois. Ne pouvant pas travailler ni toucher à l'argent - noblesse oblige - ni mourir pour leur roi ou leur Dieu - car, tout frotté de Hegel qu'on soit, on ne peut tout de même pas mourir martyr pour la philosophie -, enfoncés dans leurs hôtels et leurs châteaux au fond de leur dor-



mante et frondeuse province comme dans des in-pace, ils opposent l'art à la vie et le rêve à la réalité devenue par trop plate et insipide, et défient le temps et le siècle comme Lucifer défie Dieu, ne croyant qu'à l'Idée et à l'Éternité.

Villiers a en effet créé un type d'Homais, mais agrandi au clair de lune, qu'est Tribulat Bonhomet, bourgeois éternel et intégral, celui dont le Russe Léontiev était au même moment en train de dessiner les traits et dont, de son côté, Léon Bloy, le sanglier enragé de Dordogne, allait - *pensum* imposé par son confesseur peut-être - recenser les lieux communs. Inutile de dire que depuis ce temps-là, ce dictionnaire n'a fait que s'étoffer au point de devenir à lui seul une bibliothèque aussi vaste que celle d'Alexandrie.

Or ce bourgeois définitif et éternel - Hegel, est-ce là la fin de ton histoire ? mais oui ! - n'est pas l'un des multiples avatars qu'a pu prendre l'humanité au cours de sa longue déambulation et dont elle pourrait à tout moment se débarrasser, comme on fait d'un manteau qui vous encombre ou comme un serpent fait de l'une de ses nombreuses peaux, mais c'est le type même dans lequel elle va continuer son périple et crever jusqu'au jour du jugement. Car ce bourgeois-là n'est pas le représentant d'une classe sociale déterminée, mais un mode universel d'être ou plutôt l'homme universel, sans doute celui que Nietzsche appelait déjà le dernier des hommes ; qu'il soit nouveau pauvre ou ancien riche, artiste, intello ou S.D.F., grabataire ou vacataire, chômeur ou P.D.G., antibourgeois contestant l'ordre établi, révolutionnaire trotskiste ou terroriste de la bande à Baader converti à l'islam dur, kamikaze hétéro, homo ou transsexuel, rocker, hardeur ou top-model faisant les beaux jours de la presse people, altermondialiste

anti-avorteur ou télé-évangéliste fondamentaliste, chercheur au C.N.R.S. ou sportif professionnel, il est, demeure et demeurera jusqu'à la fin des fins incurablement bourgeois.

L'Eve future

Or c'est cette figure-là que Villiers vit se dessiner dans les brumes et les marais bretons de sa diabolique imagination, derrière les volutes de sa cigarette de fumeur invétéré et, l'ayant vue lui apparaître, il se creva les yeux. Bloy la vit, lui aussi, fulmina et emboucha dare-dare la trompette de l'invective. Mais Jéricho n'est toujours pas tombée et Notre-Dame de la Salette pleure toujours sur son rocher.

Devant ce cauchemar très précis, et comme pour le conjurer, Villiers évoqua le spectre de l'Eve future, qui est, sur fond de fin parisianisme, la « restitution de la femme », selon l'étrange et belle expression de Bloy. Il ne s'agit pas là d'un plaidoyer flagorneur du sexe dangereux, comme nous y ont accoutumés ces farceurs de surréalistes. Non ! Il s'agit bien plutôt de retrouver ce fameux paradis de volupté, symbole et accomplissement de la femme que chaque homme cherche à tâtons depuis le commencement des siècles. Villiers eut ce rêve de la femme infiniment belle, omnisciente, une fée qui serait Dieu. Et l'ayant vainement cherchée parmi les fantômes de ses rêves, il décida de la créer avec de la salive et de la boue.

G. J.

Une vocation, deux vies

Le hasard a posé sur mon bureau des livres à première vue fort différents : deux « confessions », comme on parle des Confessions de saint Augustin. Plusieurs points rapprochent les deux auteurs : l'âge, celui où il est légitime de faire un bilan de sa vie, la même passion de Dieu vécue dans le sacerdoce, la même soif théologique et spirituelle de Le dire. Et les différences les complètent : l'un, Français, a développé son ministère surtout dans les milieux intellectuels, l'autre, Suisse, a connu la filière habituelle du vicaire, puis du curé de villages.

Gérard Bessière débute son récit avec la rencontre de son premier « dieu », vers l'âge de 5 ans : un gros insecte trouvé dans la cour de sa maison natale. Puis, main dans la main de sa mère, il découvre la religiosité à travers les rites sacramentels de sa paroisse où ça sent bon l'encens et les fleurs, où les enfants de chœur sont tout en couleurs et le mystère maintenu à distance par un langage hermétique.

L'enfant est doué, il fera des études, il s'y plaira, tout spécialement en philosophie, en exégèse, autrement dit en quête du sens. Puis il y aura coup sur coup le Concile Vatican II et mai 68. Ce sera la grande remise en question. Quand tout bascule, à quoi, à qui se raccrocher ? Sa réponse deviendra quête, partage, recherches exigeantes pour que ce Jésus - dont il fera le titre d'un périodique qu'il dirigera pendant une vingtaine d'années - reste vivant, malgré tout le fatras du langage docte

qui le camoufle. Et le voilà propulsé aux premières places de cette Eglise en mouvement. Il se sait aussi atteint d'une maladie qui l'oblige à freiner ses interventions mais à intensifier son discours pendant qu'il le peut encore.

Retiré aujourd'hui à Luzech, dans son village natal, il se décrit comme « hérétique », autrement dit comme ayant « choisi » de relativiser le discours institutionnel pour privilégier la parole subversive, libre et toujours novatrice de l'Évangile.

Gilbert Perritaz raconte des histoires de curés, avec un art consommé du narrateur qui sait, par moult anecdotes, croquer ceux qui furent ses maîtres, ses modèles, ses compagnons. Il n'hésite pas à égratigner les travers des uns, à caricaturer les autres, mais il le fait avec tellement de bonté, que sa verve enthousiasme et colore le quotidien de mille éclats de lumière. Beaucoup de ces portraits touchent des gens que l'on a pu côtoyer en pays de Fribourg. Ces courts chapitres nous les rendent si proches, si humains, qu'on se plaît à les retrouver dans notre propre vie.

Un vrai « pasteur », qui connaît bien ses ouailles - et qui discrètement relève la passion qui l'habite dans son ministère et lui permet un regard si vrai sur le monde. Au sens le plus plénier, un homme d'Eglise, et qui n'emploie pas la langue de bois !

Jean-Bernard Livio s.j.

Gérard Bessière,
L'Enfant hérétique. Une traversée avec Jésus,
Albin Michel,
Paris 2004, 188 p.

Gilbert Perritaz,
L'infanterie du bon Dieu,
La Sarine, Fribourg 2003,
230 p.

Le monde concentrationnaire

La Kolyma : une presqu'île à l'Est de la Sibérie, un nulle part où les prisonniers sont sans cesse véhiculés d'un gisement à l'autre, d'un néant à l'autre. Chalamov sera l'un d'eux pendant plusieurs années. Son récit ne suit pas un ordre chronologique mais la remontée des souvenirs. En effet, il reprend parfois, des années après, le même épisode sous un autre nom. Les réalités indicibles, la faim et la mort reviennent à sa mémoire. Il les revoit sans émotion, dans la même indifférence généralisée où elles furent vécues par les gardiens et les prisonniers. Tout devient sans couleur et sans relief. Ses habits déchirés, sa journée de travail, ce qui se passe autour de lui, ce qui arrive aux autres, rien ne l'intéresse. Une seule chose compte : venir se réchauffer près du poêle de la chambre commune, dégeler ses doigts et ses pieds, avaler un bol de soupe plus ou moins chaude et, le soir, dormir sur sa couche.

Chalamov revient de loin. Né en 1907 d'un père prêtre orthodoxe, il est arrêté une première fois en 1929 ; il purge sa peine dans un camp de travail jusqu'en 1932. Libéré, il retourne à Moscou et entoure ses parents jusqu'à leur mort. Il se marie, il a une enfant, mais, en 1932, il est à nouveau envoyé par Staline dans un camp de travail pour 5 ans. Il s'agit de la Kolyma. Il est encore arrêté en 1938, sa peine est prorogée jusqu'en 1945. Il n'est cependant plus un condamné « politique » mais sim-

plement un « agitateur » accusé d'avoir soutenu un écrivain honni du régime. Ce qui lui sauve la vie.

Il devient aide-médecin dans différents camps. Libéré en 1951, il doit rester à la disposition des détenus malades de la Kolyma. En 1953, il peut se rendre à Moscou, rencontrer Pasternak et retrouver sa femme. Celle-ci lui interdit de parler de la vie dans les camps à leur enfant : ils divorcent. Il reprend alors son activité littéraire et meurt en 1982.

Chalamov aura vécu plus de vingt ans dans des camps de travail, source inépuisable de main-d'œuvre gratuite pour l'Etat soviétique et, pour des milliers de prisonniers, assurance d'une fin dans le froid et l'indifférence.

L'auteur est un observateur hors pair. Qu'on lise, par exemple, *La guerre des chiennes*. Il ne brode pas. Il n'enjolive pas. Il reste sobre, même en rapportant les faits les plus dramatiques. Ils parlent d'eux-mêmes. Une impression d'ensemble se dégage : le monde concentrationnaire est le reflet du monde tout court, avec ses conflits, ses guerres et ses exterminations sans scrupules et sans raisons, pour le plaisir de détruire l'adversaire, afin de ne pas être anéanti à son tour.

Le lecteur ne pénètre pas dans les *Récits de la Kolyma* sans subir une purification intérieure.

Raymond Bréchet s.j.

Varlam Chalamov,
Récits de la Kolyma
Verdier, Lagrasse 2003,
1515 p.

■ Figures d'Eglise

Jean Honoré Newman, un homme de Dieu
Cerf, Paris 2003, 216 p.

L'histoire de l'Angleterre et la vie de l'Eglise ont été marquées au XIX^e siècle par la présence dynamique de Newman (1801-1890), ce prêtre anglican devenu prêtre catholique à 46 ans. Sa passion pour la vérité génère une pensée personnelle, originale, écoutée avec attention par un large public : on connaît ses sermons, ses tracts, le mouvement d'Oxford (en vue d'un renouveau de l'Eglise anglicane).

Curé de paroisse, promoteur de la vocation des laïcs, recteur de l'Université de Dublin, Newman fut le fondateur de la communauté anglaise de l'Oratoire et l'auteur d'innombrables écrits dont une œuvre magistrale, *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. Ce génie apporte une contribution importante à la vie chrétienne ; il connaît aussi des heures très douloureuses dues à l'incompréhension de ses amis, de la hiérarchie, y compris de Rome. Pourtant, en 1879, le pape Léon XIII le crée cardinal, une manière de reconnaître sa science et son apostolat.

Le titre du livre, *Un homme de Dieu*, fait allusion aux états d'âme de Newman en proie à une existence mouvementée. Le cardinal Jean Honoré, qui a rédigé six ouvrages à propos de Newman, restitue au mieux ces sentiments. Il fut aidé, il est vrai, par la volumineuse correspondance, les écrits et les documents rassemblés en vue de la béatification de Newman. Nous découvrons ainsi un personnage très attachant, courageux face aux épreuves, attentif à chacun, soucieux de la vérité et donné à Dieu. Sa totale confiance en Dieu oriente ses choix dans l'abandon à sa volonté au quotidien. Le parcours d'un homme de cette trempe constitue un témoignage émouvant, celui d'une de plus grandes figures spirituelles du XIX^e siècle.

Willy Vogelsanger

René Bazin
Charles de Foucauld

Explorateur du Maroc, ermite au Sahara
Réédition, Nouvelle Cité, Paris 2003, 536 p.

Depuis que René Bazin a révélé au grand public la figure de Charles de Foucauld en 1921, l'ermite du Sahara n'a cessé de fasciner les chercheurs de Dieu. Son itinéraire de foi, son amour du Christ pauvre, sa passion pour l'Evangile, ses tentatives pour vivre les Béatitudes à la lettre et sans glose, sa préférence pour les petits et les pauvres, son idéal de fraternité universelle ont ouvert un chemin spirituel dont l'actualité et la fécondité sont attestées par les nombreuses personnes, laïques et religieuses, qui s'y sont engagées.

Bien que d'autres biographies de qualité aient été écrites depuis lors, aucune n'a dépassé celle de René Bazin. Elle reste incontestablement la référence, pour la simple raison que l'auteur, à la différence d'autres biographes, n'a pas cherché à défendre une thèse. L'événement historique était encore trop proche pour oser échafauder des théories ou hasarder des interprétations. Bazin s'est contenté de retracer l'itinéraire du Frère Charles au terme d'une minutieuse enquête sur les lieux de sa vie, et de le laisser parler lui-même à travers de très nombreuses citations. D'où la fraîcheur et la force de cette biographie inégalée, dont la réédition est pleinement justifiée au moment où l'on parle de la béatification du Frère Charles.

Pierre Emonet

Bernard Sesé
Petite vie de Edith Stein

Desclée de Brouwer, Paris 2003, 162 p.

Par sa sanctification et sa proclamation de co-patronne de l'Europe, partageant cet honneur avec les saintes Brigitte de Suède et Catherine de Sienne, Edith Stein (en religion Thérèse - Bénédicte de la Croix) née juive, philosophe, carmélite, martyre de la foi, nous est devenue presque familière. Son parcours universitaire dans la recherche de la vérité, son cheminement intellectuel, sa conversion, sa vocation, son destin tragique et cruel nous sont présentés ici avec finesse, délicatesse, simplicité et clarté. L'auteur nous rend sa personnalité

attachante, sensible à l'amitié et à la détresse de son prochain. Si la rigueur de la pensée d'Edith Stein nous éblouit, son humilité nous émeut, ainsi que sa persévérance dans sa quête de vérité. Son amour pour le Christ et sa fidélité à son peuple expriment sa conviction profonde : les chrétiens ne peuvent envisager un accomplissement du monde sans leurs frères juifs appelés en premier par Dieu.

Edith Stein avait coutume de dire que « ce que nous croyons parfois comprendre de notre histoire n'est jamais qu'un reflet fugace de ce qu'est le mystère de Dieu... et que ce qui ne se trouve pas dans mon projet est inscrit dans le projet de Dieu ».

C'est cette conviction qui fait de sa vie, jusque dans les moindres détails, une cohérence intelligible et parfaite.

Marie-Luce Dayer

■ Religions

Jean de Montalembert

Il est plutôt intelligent de croire

Première approche de la foi chrétienne

Desclée de Brouwer, Paris 2003, 228 p.

Avant d'être un credo dogmatique et compliqué, la foi est d'abord une attitude de confiance, un élan de vie, un désir fou de bonheur, un combat pour la liberté et la dignité humaine. Facteur d'humanisation, elle nous éveille et nous implique davantage dans l'existence au quotidien. Pour beaucoup, elle a marqué un nouveau départ dans la vie. Tel est le fil rouge de cet ouvrage qui fait appel à l'expérience, à l'intelligence et à la clairvoyance du lecteur. En vrai pédagogue et sur le ton amical de la conversation, l'auteur nous conduit d'une source scripturaire à une autre et nous fait goûter l'originalité des témoignages qui ont fait jaillir la foi chrétienne. A chacun de découvrir la pertinence de la pensée qui s'en inspire.

Parcourant les textes fondateurs du christianisme (agréablement présentés sur fond orange) J. de Montalembert livre les clés nécessaires pour entrer dans l'intelligence des Ecritures et suscite ainsi l'intérêt pour ces récits qui parlent à notre propre récit de vie. Sensible au clivage qui s'est installé en France entre la foi et l'institution ecclésiale, qui aujourd'hui agace et repousse, il ose dénoncer le discrédit de la rumeur médiati-

que, sans pour autant gommer les faiblesses et les compromis auxquels l'Eglise a succombé. Mais surtout, il dessine son vrai visage, celui de sa vocation dans le monde, de sa fécondité à travers les siècles et du rôle social qu'elle y joue comme servante de l'œuvre de Dieu.

Celles et ceux qui ont envie de commencer ou re-commencer une approche de la réalité chrétienne ou simplement de « dépoussiérer leurs croyances » trouveront dans cet ouvrage la confirmation qu'il est plus intelligent de croire que de nier le patrimoine qui nous a constitués. En se ré-alimentant aux sources vives de la Parole, ils percevront avec étonnement et reconnaissance que cet héritage est un puissant facteur de croissance humaine et spirituelle.

Sœur Marie-Bosco Berclaz

Philippe Baud

L'abîme des anges

Petit tour d'horizon

en apesanteur théologique

Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 276 p.

Le monde des anges est un abîme, mais un abîme dans lequel on tombe volontiers, surtout si on a pris soin de s'offrir un guide. Celui que je vous propose est justement l'auteur de cette étude et il vous entraînera à sa suite dans un bruissement d'ailes et de poésie. Vous serez charmés par son style léger, plein de musique, son humour et son savoir. Car vous allez en apprendre des choses !

Ces anges qu'autrefois on trouvait partout, sur les berceaux, sur les tombes, aux balcons, aux coupes des églises, dans les recueils de poème et de prières, avaient comme disparu... envolés tels des oiseaux migrateurs vers des terres lointaines. Mais les voilà qui reviennent ! Eux qu'on ne prenait plus guère au sérieux, les voilà qui se réinstallent partout, sauf dans les églises. Au cinéma, ils jouissent d'un grand succès et dans les mouvements New Age aussi.

Suivons le guide qui va remonter dans le temps pour retrouver leurs traces dans les sociétés archaïques, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, chez les Pères du désert, dans le Coran, au Moyen Age, à l'époque baroque, jusqu'en plein XX^e siècle,

où le poète Jean Cocteau nous demande de ne pas choquer l'ange gardien qui nous habite mais au contraire de le protéger.

Dans ce voyage, vous risquerez de vous perdre à certains moments, mais comme le guide est sûr, la route sera bonne. Peut-être finirez-vous par rêver d'un pape promulguant une encyclique *De Angelis...* une encyclique tellement infaillible que tout le monde en fera la lecture.

Marie-Luce Dayer

Jacques Brosse

L'Univers du zen

Histoire, spiritualité et civilisation

Albin Michel, Paris 2003, 286 p.

« L'essentiel du zen consiste en la méditation assise appelée zazen, y compris en tenant compte des diverses adjonctions survenues au cours des siècles, comme par exemple l'étude des kôan. » Jacques Brosse sait merveilleusement bien analyser et décrire le zen, une tradition qu'il pratique et enseigne depuis des décennies. Il retrace, à partir de la naissance du Bouddha (566 av. J.-C.), l'expansion de cette « Voie du milieu » en Chine (le tch'an), puis au Japon (le zen). Le zen se propagera au Vietnam et en Corée, avant d'atteindre l'Occident et interroger le christianisme.

L'étude approfondie de cette branche du bouddhisme que propose l'auteur allie la spiritualité à la calligraphie, à la peinture et à la littérature, aux arts martiaux, à l'art du jardin et des compositions florales, à l'architecture et à la cérémonie du thé. Plus de 200 illustrations, pour la plupart inédites, des cartes et des textes de maîtres zen l'agrémentent.

Cet ouvrage est fascinant par sa beauté et sa mise en page. Il va être la référence incontournable de tous celles et ceux qui sont intéressés par cette spiritualité exigeante, loin de l'utilisation publicitaire du « restons zen » passé dans la langue d'aujourd'hui.

Marie-Thérèse Bouchardy

Kallistos Ware

Tout ce qui vit est saint

Cerf, Paris 2003, 224 p.

Beau titre accrocheur pour une réflexion orthodoxe autour du corps et du cosmos, qui se déploie en deux temps. L'auteur pose d'abord les fondements théologiques et anthropologiques : la création nous mène au Créateur, le corps est appelé à être transfiguré. A condition de bien le situer - à la fois mon allié et mon ennemi - et de réorienter les passions. Dans cette perspective, il souligne ensuite l'importance de la vie spirituelle, à commencer par la prière de louange, continue et associant étroitement le corps contrairement à tous les dualismes qui n'ont cessé de vouloir remettre en question notre unité profonde. Kallistos Ware apporte en plus un éclairage heureux sur deux lieux centraux de cette vie spirituelle arrimée au corps : le sens du mariage orthodoxe et celui du carême.

Pour les orthodoxes, ce ne sont pas les mariés qui se donnent le sacrement du mariage, mais le prêtre qui accorde la bénédiction de l'Eglise et le manifeste en couronnant les époux. Cela a pour conséquence non négligeable que dans certains cas où la mort - physique, psychique, spirituelle - tue le couple, l'Eglise peut exprimer la compassion de Dieu en béniissant un second, voire un troisième mariage.

Quant au carême, il contribue à la renaissance de la vie spirituelle au moment où la nature redémarre ; à l'instar des cerfs-volants que les enfants lâchent en début de carême, il nous invite à une nécessaire libération dans la réflexion et le partage face à la société de consommation.

Ouvrage nuancé et ouvert, traversant largement les différentes traditions orthodoxes, pour privilégier une théologie qui unifie la beauté du monde de Dieu, plus forte que la laideur et la pollution, à condition de rester relié au grand Vivant.

Monique Bondolfi-Masraff

Boureux Christophe, *Commencer dans la vie religieuse avec Saint Antoine*, suivi de *la Vie d'Antoine par Athanase d'Alexandrie*. Cerf, Paris 2003, 272 p.

Caldecott Stratford, Rance Didier, Solari Grégory, *Tolkien. Faërie et christianisme*. Ad Solem, Genève 2002, 110 p.

*****Col.**, *L'apport des Pères à la catéchèse d'aujourd'hui*. « Connaissance des Pères de l'Eglise » n° 91, Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 124 p. [39109]

*****Col.**, *Les colonnes du Temple. La restauration du Temple de Carouge 1999 - 2003*. Sans éditeur 2003, 64 p. [39106]

*****Col.**, *D'hier à aujourd'hui : matinales. Itinéraire spirituel*. « Rencontres avec Jean Sullivan » n° 14, Association des amis de Jean Sullivan, Paris 2003, 142 p. [39112]

*****Col.**, *Tolkien. Les racines du légendaire*. « Cahier d'études tolkieniennes », Ad Solem, Genève 2003, 416 p. [39109]

Denis Philippe, *Le temps du voyage. De Johannesburg à Bruxelles en taxi-brousse*. Cerf, Paris 2003, 206 p.

Dubois François, *L'Eglise des individus. Un parcours théologique à travers l'individualisme contemporain*. Labor et Fides, Genève 2003, 470 p.

Gilbert Alphonse, *Prier 15 jours avec Daniel Brottier*. Nouvelle Cité, Montrouge 2003, 120 p.

Gitton Michel, *Initiation à la liturgie romaine*. Ad Solem, Genève 2003, 144 p.

Masson Robert, *C'était un larron ! Du banditisme à la Trappe, Frère Grégoire*. Parole et Silence, Paris 2003, 144 p.

Men Alexandre, *Au fil de l'Apocalypse*. Cerf/Sel de la Terre, Paris/Pully 2003, 214 p.

Panikkar Raimundo, *La Trinité ! Une expérience humaine primordiale*. Cerf, Paris 2003, 122 p.

Patier Claire, *Par Lui, tout a été fait. Commentaires des premiers chapitres du livre de la Genèse*. Parole et Silence, Paris 2003, 148 p.

Poletti Rosette, Dobbs Barbara, *Prendre soin de soi pour prendre soin de l'autre. La voie du coquelicot*. Jouvence, Bernex 2003, 46 p.

Préneuf Flore de, *Chronique d'un dialogue de sourds, Israël/Palestine 1998 - 2002*. Labor et Fides, Genève 2003, 172 p.

Prigent Pierre, *La Jérusalem céleste. Histoire d'une tradition iconographique du IV^e siècle à la Réforme*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 122 p.

Quenot Michel, *Îcône et cosmos. Un autre regard sur la création*. Saint-Augustin, St-Maurice 2003, 204 p.

Ratzinger Joseph, *Faire route avec Dieu. L'Eglise comme communion*. Parole et Silence, Paris 2003, 286 p.

Rinchen Sonam, *Les huit préceptes pour l'entraînement de l'esprit*. BDLys, Archamps 2003, 138 p.

Rüfenacht Raoul, *Inventaire des archives du mouvement anti-apartheid, section romande*. Archives d'Etat de Genève/DM échange et mission, Genève/Lausanne 2003, 312 p.

Salomé Jacques, *Si on parlait. Trouver une issue à la violence conjugale*. Jouvence, Bernex 2003, 86 p.

Siat Jeannine, *Le Forum et le Palatin, Le Capitole*. « Promenades romaines » II. Lethielleux, Paris 2003, 104 p.

Siat Jeannine, *Du port de Rome au Janicule et le Vatican*. « Promenades romaines » III. Lethielleux, Paris 2003, 124 p.

Siat Jeannine, *Les églises paléochrétiennes*. « Promenades romaines » IV. Lethielleux, Paris 2003, 80 p.

Taylor Justin, *D'où vient le christianisme ?* « Lire la Bible » n° 130, Cerf, Paris 2003, 164 p.

Teilhard de Chardin Pierre, *Notes de retraites (1919-1954)*. Seuil, Paris 2003, 382 p.

Verlinde Joseph-Marie, *L'anneau et la couronne I. Nous avons vu se lever son étoile... Homélie pour chaque jour de l'Avent et du temps de Noël*. Parole et Silence, Paris 2003, 230 p.

Wüthrich Serge, *Le Magnificat, témoin d'un pacte socio-politique dans le contexte de Luc - Actes*. « Christianismes anciens » n° 2, Peter Lang, Berne 2003, 214 p.

Eloge de la nostalgie

Toute ma vie, j'ai vécu avec le passé. Passion pour l'Histoire, dévorante. Biographies surtout, croquées à pleines dents, avec gloutonnerie. Des milliers d'heures, dès l'enfance, à lire, simplement, le dictionnaire, les encyclopédies historiques, en piochant au hasard, en musardant d'un article à l'autre, d'un miroir à l'autre, comme dans un palais des glaces. Les rois, les connétables, les écrivains, les inventeurs, les explorateurs, les poètes. Les grands capitaines aussi : Hannibal, Condé, Turenne, Masséna, Nelson et Wellington, Rommel et Guderian. Sans parler de Bonaparte, passion totale et nostalgique, sentiment d'un immense destin, sonore et perdu, très vite regretté par ses contemporains. Il les avait fait rêver.

Des lectures de garçons ? Oui, sans doute. Et alors ? Je suis, comme nous tous, le fruit et le produit d'une éducation. Entré en 1965, à l'âge de sept ans, dans une école française, uniquement masculine en ces années-là, catholique et fière de l'être, qui nous plongeait corps et âme dans le culte de l'Histoire, les récits héroïques de batailles, les noms magiques de tous les affluents de la Loire et de la Garonne, je connaissais, à dix ans, la liste intégrale des rois de France, les grandes guerres et les grands traités, la mort de saint Louis à Carthage, le

génie fondateur de Philippe le Bel, l'habileté arachnéenne de Louis XI, l'Edit de Nantes et sa révocation, les maîtresses de Louis XV, les ouvrages de Vauban, les guerres et les victoires de la Révolution.

Je n'étais pas le seul. Nous étions beaucoup à adorer cela. Nous simulions la guerre de Cent Ans à la récréation, personne ne voulait jouer l'Anglais. Nous étions tous Du Guesclin, et même Jeanne d'Arc, qui nous plaisait, parce qu'elle s'habillait comme un homme. Oui, nous étions machistes, et sans doute aussi passablement misogynes. D'ailleurs les femmes, dans nos entourages, ne pouvaient être que nos mères, nos sœurs ou nos institutrices. Qui, du reste, nous appelaient « Monsieur » (à sept ans !) et nous disaient vous.

En mai 68, je finissais l'école primaire. Il faisait beau, il faisait chaud, j'adorais le français et l'Histoire, les rédactions, les squelettes d'animaux aux sciences naturelles, le catéchisme avec le Père Collomb, un enseignant d'une sublime douceur, qui nous parlait du christianisme comme d'un conte incomparable, ce qui devrait être le destin naturel de nos vies, encore si débutantes. Nous savions que des choses se passaient à Paris, nous avions même fait la grève, une fois, quelques minutes, à la fin d'une récré, avant de réintégrer les classes. En rang par deux, bien sûr. Je me souviens aussi, très bien, du discours de de Gaulle, le dernier, celui, décisif, qui a tout fait basculer en sa faveur. Je ne

l'oublierai jamais. Mais, à part ces quelques bribes d'un garçon de dix ans, rien de très précis. Nous avons trop à faire avec nos affluents et nos problèmes de baignoires. Et puis jouer dans les chantiers, après l'école. Des chantiers, il y en avait partout. Désertés par les ouvriers dès 17h, ils étaient des paradis pour nous. Mai 68, le vrai enjeu de ces événements, ça n'est, évidemment, que beaucoup plus tard que j'ai commencé à le mesurer.

L'année 69 me projeta dans une autre ère : entrée au secondaire, départ abrupt du général de Gaulle, visite de Paul VI à Genève (ah ! quelle journée superbe, ce bleu de printemps, le pape sur le lac avec sa vedette blanche, puis la messe sur la rive gauche), premiers hommes sur la Lune, découverte de l'Andalousie, et pourtant, j'en donne ma parole, l'impression déjà de la fin d'un monde, comme la perte d'un âge d'or, incompréhension totale (qui ne m'a jamais quitté) des jouissances libertaires qui commençaient à inonder mes aînés de quelques années. Ils rejetaient une autorité, notamment scolaire, qui, franchement, ne m'avait jamais dérangé, dégommaient un de Gaulle qui m'apparaissait déjà comme l'une des toutes grandes figures de l'Histoire, puis, plus tard, applaudissaient au départ d'un Nixon dont la politique étrangère m'avait tout simplement ébloui. Disons pour le moins, et pour parler par euphémisme, que je n'ai jamais compris la génération 68, je lui en veux de m'avoir volé mon enfance et mes valeurs, d'avoir attaqué un homme

qui avait libéré son pays, donné le droit de vote aux femmes, l'indépendance à l'Algérie, porté dans le monde entier, et avec quelle voix, le prestige de la France.

Je lui en veux surtout d'avoir aboli les manuels aux éloquentes parfums de poussière, oublié la magie nominale des fleuves et de leurs affluents, la marque des hommes sur l'Histoire, trop dérangement quand on veut tout expliquer par les mouvements collectifs et le matérialisme. Je leur en veux d'avoir, dans les classes, renoncé à l'histoire des guerres et des traités (comme si l'Histoire n'était pas faite de sang), encensé et surévalué la vie quotidienne, détruit la chronologie, renoncé au magistère, à la parole frontale. Au nom de leurs problèmes générationnels avec l'autorité (dont je ne nie pas la réalité), ils ont, consciemment ou non, pris en otages les générations d'élèves qui les ont suivis, et ne demandaient qu'à apprendre, se former, aimer l'École, qui est, en soi, la plus belle chose du monde, le premier rempart contre la barbarie. Non, décidément, la génération 68 n'est pas la mienne. Je n'en tire ni gloire, ni fierté. C'est simplement ainsi. On ne se refait pas. J'aime trop le passé, les lieux de mémoire, les fresques déchirées, les madones, au fond des murs, qui nous sourient, et nous invitent.

Pascal Décaillet



Maison de formation et de réflexion

N Notre-Dame de la Route

Extraits du programme juillet - octobre 2004

Retraites individuellement guidées

Ces retraites sont d'abord un temps de solitude personnelle ou chacun(e) peut reprendre sa vie sous le regard de Dieu. Pour vous aider à faire cette expérience, il vous est proposé non pas d'étudier et de méditer un thème de théologie mais d'entrer dans une démarche spirituelle.

11 - 18 juillet 2004 ~
Beat Altenbach sj, Pierre Guérig sj

20 - 27 août 2004 ~
Pierre Guérig sj



Jacob et l'échelle ...

En songe, il la vit reliant ciel et terre. Etonné, il s'écria: « Comment? Dieu était là! et je ne le savais pas! » Reprenant dans la prière ce texte, et quelques autres où la Bible nous dit les Visitations de Dieu, nous chercherons si le Seigneur n'est pas beaucoup plus présent dans nos vies que nous n'osions l'espérer, et cela pour notre paix et notre joie.

3 - 9 octobre 2004 ~
Jean Raison sj

Retraite itinérante Dans les Préalpes fribourgeoises

Chaque jour, nous sortons en montagne en cherchant à créer un espace de silence favorable à la méditation. Ainsi la retraite pourra être enrichie par l'expérience de la Parole de Dieu dans la Création et nous pourrions recevoir par l'exercice corporel un complément de santé et d'équilibre.

24 - 31 août 2004 ~
Beat Altenbach sj, Pierre Guérig sj
et Marius Cottier

« Qui nous fera voir le bonheur ? » » (Ps 4,7)

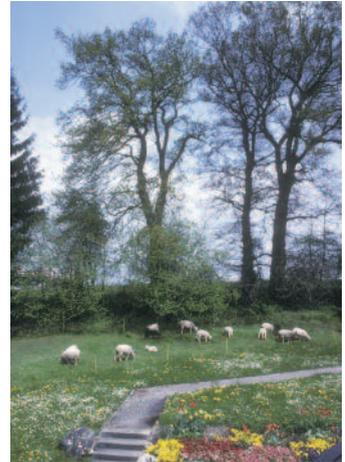
Une retraite, selon les Exercices Spirituels de s. Ignace, pour se disposer à accueillir celui qui, dans le silence, désire nous communiquer le bonheur de vivre en Sa Présence.

15 - 21 août 2004 ~
Louis Christiaens sj,
Geneviève Boyer et une équipe

Exercices de 30 jours

Les Trente Jours s'adressent à des personnes qui désirent voir un peu plus clair dans leur vie au moment où des décisions importantes se présentent.

11 février - 13 mars 2005 ~
Bruno Fuglistaller sj



Retraite de discernement

Une retraite de discernement s'adresse en priorité à celles et ceux qui souhaitent soumettre une décision à Dieu. Décision qui engagera leur vie.

Les premiers jours de la retraite, de brèves impulsions seront proposées aux participants. Ensuite tout le parcours sera individualisé dans le cadre d'un accompagnement personnel.

5 - 15 septembre 2004 ~
Bruno Fuglistaller sj

Bonne Nouvelle pour les gens ordinaires

Exercices spirituels selon saint Ignace, « Chemin pour les gens ordinaires », parce que rien ne devrait nous empêcher de nous y engager, ni limites ou défauts, ni bêtises que l'on pourrait énumérer. Parce que, justement, il n'y a pas de conditions préalables, si ce n'est la simplicité du cœur.

12 - 22 septembre 2004 ~
Jean Rotzetter sj

24 - 29 octobre 2004 ~
Jean Rotzetter sj